



AUTOUR D'ISHANGO
RONDON ISHANGO

4

8

10

CYBER LIVRE
BOEK

LUC PIRE
ELECTRONIQUE

Autour d'Ishango

Rondom Ishango

Le concours de nouvelles scientifiques "Autour d'ISHANGO" s'inscrit dans l'Opération ISHANGO, la campagne de sensibilisation aux sciences et aux carrières scientifiques organisée en Région de Bruxelles-Capitale dans le cadre de la Présidence belge de l'Union européenne. Une initiative du Ministre-Président du Gouvernement de la Région de Bruxelles-Capitale.

De wedstrijd van de wetenschappelijke verhalen "Rondom Ishango" sluit aan bij de operatie Ishango, de bewustmakingscampagne voor de wetenschappen en de wetenschappelijke beroepen georganiseerd door het Brussels Hoofdstedelijk Gewest in het kader van het Belgisch Voorzitterschap van de Europese Unie. Een initiatief van de Minister-President van de Brusselse Hoofdstedelijke Regering.

Table des matières

Inhoudstafel

Préface

Voorwoord

L'impossible quête

Le mystère d'Ishango

Ce qu'il faudra encore démontrer !

Un bond dans l'humanité !

Het Ishango beentje

Le Mystère des pyramides enfin élucidé

Le bâton d'Ishango

Autour d'Ishango

Magnétique story

Quand on aime, on ne compte pas ...

Préface

Cher E-lecteur,

Ce cyberlivre regroupe les dix meilleures productions de la première édition du concours de nouvelles « Autour d'ISHANGO », une initiative qui s'inscrit dans l'Opération ISHANGO - la campagne de sensibilisation aux sciences et aux carrières scientifiques organisée, sous mon impulsion, en Région de Bruxelles-Capitale dans le cadre de la Présidence belge du Conseil des Ministres européen de la Recherche.

L'OPERATION ISHANGO, dont le titre énigmatique et mystérieux évoque la dynamique et l'aventure, se veut une campagne participative. Il me semble important pour communiquer avec la jeune génération, non seulement d'utiliser le langage des jeunes et les médias qu'ils affectionnent, mais surtout, de faire s'exprimer des jeunes vers d'autres jeunes et vers les autres générations.

C'est dans ce cadre que s'inscrit « Autour d'ISHANGO », un concours de nouvelles à caractères scientifiques qui utilise et met en exergue les technologies de l'information.

Ouvert à tous les étudiants de l'enseignement secondaire des établissements sis en Région de Bruxelles-Capitale, il poursuit un double objectif . Il s'agit de mettre en évidence les technologies de l'information et d'inciter, notamment, les jeunes talents littéraires à explorer les thématiques scientifiques dans la réalisation de leur œuvre.

La créativité est de mise ! Autour d'ISHANGO fait une place de choix aux domaines de la prospective et du fantastique.

Le concours de nouvelles tient son nom du Bâton d'ISHANGO - l'emblème des sciences et de la recherche scientifique en Région de Bruxelles-Capitale - que je vous suggère de découvrir et de faire découvrir sur le site www.ishango.be ou, mieux encore, au Muséum des Sciences naturelles de Belgique.

Tous les renseignements relatifs au concours se trouvent bien entendu sur ce site, n'hésitez pas à en découvrir toutes les pages !

Cette première édition a connu un taux de participation particulièrement encourageant. En effet

près de 120 nouvelles ont été soumises à notre jury littéraire et scientifique.

Toutes témoignent d'une imagination féconde. Dans les pages qui suivent, le Bâton d'ISHANGO, notre héros, est l'initiateur d'une fantasmagorie proluxe et vit de nombreuses aventures palpitantes.

Je tiens à féliciter tous les jeunes bruxellois qui ont participé à cette grande aventure « scientifi-co-littéraire » et à remercier les membres du Jury, Messieurs Thomas Gunzig, Christian Du Brulle, Luc Pire et Michel Torrekens ainsi que Mesdames Déborah Damblon et Madeleine Remacle qui ont eu la tâche redoutable d'extraire le meilleur d'une production exubérante et de grande qualité.

Pour que la curiosité qui vous pousse à lire ces quelques lignes soit enfin récompensée, je vous invite sans tarder à vous plonger dans l'univers étonnant de ce premier cyberlivre. Les jeunes auteurs bruxellois vous emmèneront, de pages en pages, sur les flots d'un imaginaire abondant, parfois poétique et toujours surprenant.

Bonne lecture à tous et bon voyage « Autour d'ISHANGO »

**Le Ministre-Président du Gouvernement
de la Région de Bruxelles-Capitale**

Voorwoord

Waarde E-lezer

Dit cyberboek bundelt de tien beste verhalen van de eerste editie van de verhalenwedstrijd "Rondom ISHANGO", één van de initiatieven van de Operatie ISHANGO, de bewustmakingscampagne voor wetenschappen en wetenschappelijke carrières die onder mijn impuls door het Brussels Hoofdstedelijk Gewest in het kader van het Belgische Voorzitterschap van de Raad van de Europese Ministers van Onderzoek wordt georganiseerd.

De "OPERATIE ISHANGO", met de ietwat raadselachtige, mysterieuze titel die staat voor dynamiek en avontuur, wil een campagne zijn die tot actieve deelname oproept. Om met de jonge generatie te kunnen communiceren lijkt het mij belangrijk niet alleen de taal en de media van de jongeren te hanteren, maar vooral de jongeren zichzelf te laten uitdrukken tegenover andere jongeren en andere generaties.

"Rondom ISHANGO" kadert in deze context. Het is een verhalenwedstrijd met wetenschap als thema, die bovendien van de informatietechnologie gebruikt maakt en deze op de voorgrond plaatst.

De wedstrijd staat open voor alle leerlingen van het middelbaar onderwijs die schoollopen in het Brussels Hoofdstedelijk Gewest. De doelstelling is tweeledig: de aandacht vestigen op de informatietechnologie en in de eerste plaats jonge talenten ertoe aanzetten de wetenschappelijke thema's te verkennen in de uitvoering van hun werk.

Creativiteit is aan de orde! Rondom ISHANGO bekleedt een uitgelezen plaats op het vlak van de futurologie en het fantastische.

De naam van deze verhalenwedstrijd komt van het ISHANGO-beentje, het embleem van de wetenschappen en het wetenschappelijk onderzoek in het Brussels Hoofdstedelijk Gewest, waarvan ik hoop dat u het zal ontdekken en laten ontdekken op de website www.ishango.be of beter nog, in het Belgisch Museum voor Natuurwetenschappen.

Alle informatie over deze wedstrijd vindt u uiteraard op deze website. Aarzel niet om de hele website te doorbladeren!

Deze eerste editie kende een bemoedigend groot aantal deelnemers. Onze literaire en weten-

schappelijke jury heeft bijna 120 inzendingen beoordeeld.

Alle geven blijk van een vruchtbare verbeelding. Doorheen de volgende bladzijden is onze held het ISHANGO-beentje de gangmaker van een breedvoerig fantastisch schouwspel en beleeft het talrijke spannende avonturen.

Ik wens alle jonge Brusselaars die aan dit grote "wetenschappelijk-literair" avontuur hebben deelgenomen te danken en de juryleden, de heren Thomas Gunzig, Christian Du Brulle, Luc Pire en Michel Torrekens, mevrouw Déborah Damblon en mevrouw Madeleine Remacle, van harte te feliciteren. Zij hadden de moeilijke taak om uit een overweldigende en hoogstaande productie het beste verhaal te kiezen.

De nieuwsgierigheid die u drijft om deze enkele regels te lezen mag best worden beloond en ik nodig u uit om meteen in de wonderlijke wereld van dit eerste cyberboek onder te duiken. De jonge Brusselse schrijvers voeren u van bladzijde tot bladzijde mee op de golven van een rijke fantasie, soms poëtisch, maar steeds verrassend.

Veel leesgenot en een goede reis "Rondom ISHANGO".

**De Minister-President van de Brusselse
Hoofdstedelijke Regering**

Vincent CARBONELLE
Mathieu HERMAN
Maxime LAMBRECHT
Nicolas LEDENT

L'impossible quête

J'ai vraiment fait une bonne acquisition, se répéta mentalement Jean-Patrice, comme s'il cherchait à s'en convaincre. Il venait de quitter le marché des abattoirs d'Anderlecht, pour son appartement de la rue Touriste. Tout de même, c'est vrai qu'il était beau, ce banal bâton. Mais de là à dépenser une telle somme, autant acheter un Manet ou un Bruegel.

Ce que Jean-Patrice ne savait pas, c'est que ce « banal bâton » était le bâton d'Ishango, utilisé comme calculatrice il y a quinze mille ans. Pendant le chemin du retour, Jean-Patrice examina une nouvelle fois les inscriptions qu'il croyait hiéroglyphiques. Il

s'imagina les différents usages de l'objet : tantôt le Grand-Prêtre d'Amon, comptant les blocs de granit de la grande pyramide de Khéops, tantôt le Bon Pasteur comptant ses moutons, ... Il fut distrait de ses folles élucubrations par une phrase pertinente de Germaine, sa concierge :

« Holà fiston, enlevez-moi ces chaussons, j'viens d'y passer l'torchon ! », dit-elle de la voix douce et aimable d'une concierge de plus de cinquante ans.

Après avoir consciencieusement refermé la porte de son appartement et avoir confondu tout innocemment son paillason avec son chat, au grand miaou de ce dernier, il prit son bâton pour le scier afin de confectionner l'aileron de sa maquette « Mesherschmit T-34 ». Jean-Patrice, entamant le bâton avec son katana fétiche du Danlah-desh, entendit un cri plaintif :

« Aïe ! »

Pris de stupeur, Jean-Patrice lâcha son katana qui tomba inopinément sur le chat, au dernier grand miaou de celui-ci. Jean-Patrice entendit alors une voix dans son appartement : « Dans l'appart-eu, terrible appart-eu, le chat est mort ce soir ! »

Jean-Patrice, tétanisé, vit se répandre dans la pièce un rideau de fumée verdâtre. C'est à ce moment qu'il voulut quitter son six-pièces, mais une fois la porte ouverte, un jeune garçon aux cheveux d'or lui dit : « Dessine-moi un mouton. » Il claqua la porte, se retourna et vit, dressé devant lui, un gros génie vert aux poils hirsutes. Celui-ci prit la parole :

« Je t'accorde trois calculs. Attention ! Je ne fais ni les racines carrées ni les gnomons.

– Mais qui es-tu donc ? Ce n'est pas Carnaval aujourd'hui !

– Je suis le génie du bâton. Tu l'ignoraient ?

– Parfaitement !

– Par tous les marabouts zoulous ! Je vais t'expliquer : au plus profond de la brousse congolaise vivait le peuple le plus développé de l'époque. Ces gens étaient capables de réaliser des calculs de deux chiffres après la virgule, tout cela grâce à moi, Ishango, le génie du bâton. Et maintenant, à nouveau, je me propose de résoudre tes problèmes mathématiques.

– $1+1$?

– Deux, lui répondit immédiatement le génie, et tu n'as plus que deux calculs, rajouta-t-il.

– Tu n'es pas mauvais du tout ! Mais j'ai ma calculatrice achetée nonante-neuf francs chez Carrefour. Pas besoin de toi, c'est plus léger et plus pratique et ça m'offre le calcul des racines ! Tralalilalère !

– Et les gnomons ???

– Oui, répondit-il en faisant un pied de nez.

– Le génie s'effondra sur le divan et, inondant le salon de ses larmes, s'exclama :

– Snif, je suis perdu, snif, dépassé par le progrès, snif.

– Recycle-toi et dépêche-toi car j'ai besoin de toi, j'ai besoin d'un ami.

– D'accord, nous allons trouver ensemble le 2+2 d'antan. »

Persuadés de changer le monde, ils chantonnèrent d'un ton enjoué : « les découvreurs, pour un monde meilleur. »

Dès lors, ils entamèrent une vie commune : Jean-Patrice partait travailler, le génie tentait de se recycler. Le soir même, en rentrant chez lui, Jean-Patrice découvrit son génie tout excité.

« J'ai fait la découverte de l'Histoire, cria-t-il.

– Oui, oui, c'est ça, c'est ça. »

Ishango avait, en effet, fait travailler ses méninges à merveille. Il lui montra un exemplaire du renouveau technologique et reprit :

« Plus de problèmes de charges, de transport, ... Mon invention pourra servir encore à bien d'autres choses que je dois encore déterminer. »

Jean-Patrice, à la fois bouche bée et très attentif, tenta de deviner ce qu'était la découverte de son meilleur ami :

« Une machine qui permet de se téléporter, un accélérateur de pied ?

– Non, non, non ! Arrête de baratiner et laisse-moi t'expliquer. Attention, tu vas découvrir ...l'ishango ! N'est-ce pas formidable ? Regarde, c'est un organe de forme circulaire, destiné à tourner autour d'un axe, passant par son centre et qui permettrait à un véhicule de rouler.

– Tu rigoles ou quoi, pisse-vinaigre ! Parce que...

– Ne m'interromps pas ! Tu ne vois pas son utilité, c'est tout.

– Tu me prends pour le dernier des imbéciles, y a pas marqué « bécasse » ici.

Regarde donc par la fenêtre. »

Dans la rue circulaient une multitude de véhicules de toutes sortes, dont la brouette de Jos, l'ouvrier communal, tous équipés de roues.

« Tous des copieurs ! , s'écria-t-il.

– Mais non, la roue existe au moins... depuis le temps de César, ou même encore depuis Napoléon !

– Bigre ! Ils m'ont devancé, ces chiens ! »

Et le flot de ses chaudes larmes dévala les escaliers, emportant malencontreusement Germaine, la concierge.

Lorsque le lendemain Jean-Patrice revint chez lui, le joyeux génie l'attendait. Joyeux, il l'était, si l'on comparait avec son état de la veille. Et il était même tout excité.

« J'ai enfin trouvé ! cria-t-il, avant même que Jean-Patrice ait refermé la porte.

– Ah oui ? lui répondit-il, d'une voix qui trahissait son net désintérêt.

– Oui.

Ishango sorti alors de son turban une magnifique lampe à pétrole.

– Mais qu'est-ce donc ?? », fit-il, sincèrement étonné.

Il n'en a peut-être rien transparu dans ce récit, mais Jean-Patrice avait quelques petites lacunes au niveau de la culture générale (et à d'autres niveaux d'ailleurs).

Le génie chaussa ses lunettes, qui lui donnaient l'air intelligent.

« Tu vas comprendre. Je suis arrivé à maîtriser la lumière, à la recréer artificiellement, par un phénomène inconnu jusqu'à ce jour, que je nommerai "combustion". Il s'agit bien sûr d'une réaction chimique. Trois éléments sont nécessaires à cette réaction : un combustible, un comburant et de la chaleur. Le combustible est le matériau qui brûle, tel que du bois ou du pétrole. Le comburant est un gaz, en général l'oxygène, qui se combine avec le combustible pour lui permettre de brûler. Enfin, la chaleur est produite par un frottement, un courant électrique, une étincelle ou n'importe quelle autre source d'énergie. Quand le feu prend, les particules du combustible et du comburant se réchauffent tellement qu'elles deviennent incandescentes. Ce sont les flammes qui apparaissent. Passant de la théorie à la pratique, j'ai mis au point cette grande invention », conclut-il avant d'allumer fièrement sa lampe à pétrole. Jean-Patrice

s'apprêta à quitter la pièce car c'était l'heure du Bigdil.

« De toute façon je n'ai jamais rien pigé à la nomenclature », dit-il avant d'appuyer sur l'interrupteur. Le génie comprit et fondit en larmes.

Germaine eut par la suite du mal à expliquer la mort de quatre de ses chats : Jos (en souvenir de son ex-mari, qu'elle admirait encore avec émotion lorsqu'il parcourait la chaussée avec sa belle brouette), Grigri, Moustache, et Poussi, tous morts noyés.

Surmontant ses désillusions, notre bien bon et gentil génie, décida de ne pas baisser les bras. Pour ce faire, il se rendit chez Igor Sterkovsky, physicien visionnaire austro-hongrois.

Celui-ci lui expliqua les grands principes de la transmission sonore :

Il lui expliqua que le son était formé d'ondes : à l'image des petites vagues circulaires formées à la surface de l'eau lors de l'impact avec un corps, les ondes sonores sont le résultat de la vibration d'un objet. Elles se déplacent de la même façon, mais dans l'air. Lorsque l'on parle, les ondes sonores sont produites par les vibrations des cordes

vocales qui bousculent les molécules d'air. On ne peut donc entendre de son dans l'espace car les ondes acoustiques ne se propagent pas dans le vide. Tout ce qui produit des vibrations produit aussi des sons. Plus l'objet vibre vite, plus il émet un son aigu. C'est ce qu'on appelle la fréquence. On calcule la fréquence en nombre de vibrations par seconde, ou hertz. L'oreille humaine peut percevoir des fréquences allant de quinze à vingt mille hertz. Sur base de ces principes élémentaires, Ishango découvrit le microphone, l'amplificateur et la radiocassette.

Mais quelle ne fut pas sa surprise, quand, ouvrant la porte du six-pièces, il vit Jean-Patrice devant sa chaîne hi-fi en train de « breakdancer » sur de la musique trip-hip-techno-boum-boum-hop.

Demain, Jean-Patrice devra se rendre au travail en gondole.

Jean-Patrice rentra, le surlendemain, dans son six-pièces et vit son génie, fatigué de longues recherches, mais heureux et fier, lui dire : « j'ai enfin trouvé ». Il se précipita dans la chambre et revint avec un jeune mouton.

On sonna à la porte. La porte s'ouvrit et la tête aux cheveux d'or s'exclama : « Oh, mon

mouton » ; il repartit heureux comme il était venu, en comprenant l'absurdité de la vie .

Jean-Patrice retourna voir son génie et lui expliqua son incompréhension. Ce dernier exprima sa réussite d'avoir créé un mouton à base de cellules souches. Devant le désarroi bien compréhensible de Jean-Patrice, il décida de lui expliquer en profondeur le comment de sa dernière prouesse scientifique, non sans avoir à nouveau mis ses lunettes sur son nez.

Une cellule somatique est prélevée sur le pis de la brebis, la mère génétique. Pour qu'elle oublie sa personnalité développée en tant que cellule de pis, cette dernière subit un traitement en milieu *in vitro* qui va la rendre neutre, propre à se laisser dicter les règles du développement par l'embryon qui portera son patrimoine génétique. En parallèle, un embryon non-fécondé est prélevé sur une brebis, la mère embryonnaire. L'embryon est énuclé pour qu'aucun gène de la mère embryonnaire ne vienne polluer l'expérience de clonage. L'embryon et la cellule sont fusionnés par l'intermédiaire d'un courant électrique qui, en distendant les membranes, permet ce mélange des genres. Après un développement de quelques jours en laboratoire, l'embryon

est implanté dans une mère porteuse. Celle-ci mettra au monde la brebis clonée.

« Ah oui évidemment c'est plus clair maintenant, dit Jean-Patrice en souriant ironiquement.

Mais il y a déjà Dolly. C'est déjà fait le clonage. »

Le génie courut précipitamment et sauta par la fenêtre ouverte. Mais comment voulez-vous mourir quand on est génie ?

Jean-Patrice, qui ignorait cela, se précipita à la recherche du corps de son meilleur ami et, ne trouvant rien, sombra dans un profond désespoir.

Quelque temps plus tard, on frappa à la porte de Jean-Patrice. « Qui cela peut-il bien être ? », pensa-t-il, lui qui n'avait pas l'habitude de recevoir de la visite, à l'exception de Germaine, la concierge, qui venait régulièrement chercher ses poubelles.

C'était le Petit Prince : « Merci pour mon mouton », fit-il avant de détalier.

Ishango arriva peu de temps après.

« J'ai mûri. Ce séjour avec toi m'a permis de comprendre que le domaine de l'homme, aussi vaste soit-il, est la science et que celui

du génie est au-delà. Il est donc absurde de vouloir, comme je l'ai fait, s'initier aux sciences des mortels. Il est donc de mon devoir de subvenir aux besoins spirituels de l'homme. L'amour en fait partie. C'est pourquoi, comme je l'ai compris, je t'offre Germaine, la femme de tes rêves.

- Comment l'as-tu su? balbutia-t-il
- Ne suis-je pas un génie ? »

Germaine entra, nul mot ne fut dit, et leur amour éclata au grand jour.

*

Léonie DAVAIN

Le mystère d'Ishango

Je regarde à travers le hublot mais je ne vois rien car il fait nuit.

Marie est appuyée sur mon épaule. Elle dort, épuisée.

Je m'aperçois que mon passeport est tombé par terre. Il a sans doute glissé de ma poche.

Je l'ouvre à la première page et lis mon nom : "André Wellington". J'aurais voulu un nom moins anglophone, mais le faussaire ne nous a pas fort laissé le choix.

C'est ainsi que moi, Julien Lévi, Parisien depuis ma naissance, je suis devenu André Wellington, né à Montréal. Je n'ai pas vraiment l'accent maternel du terroir mais je suis un bon imitateur.

Je suis dans l'avion avec ma femme, Marie Wellington, et nous (re)partons vivre au Canada.

Marie, c'est son vrai prénom. Je voulais absolument qu'elle le garde pour qu'il nous reste au moins cela de vrai.

Notre histoire a commencé au mois de janvier lorsque Marie Ambry, célèbre scientifique belge, pensait avoir fait une découverte qui allait bouleverser le cours de l'histoire.

Elle n'en était encore qu'au début de ses recherches mais celles-ci s'avéraient aller à l'encontre de toutes les théories scientifiques établies jusqu'ici.

En fait, elle s'était penchée sur le bâton d'Ishango, bâton à calculer qui date de 20.000 ans avant J.C. et qui est aujourd'hui conservé au Musée des sciences naturelles à Bruxelles.

Elle avait obtenu l'autorisation de l'analyser plus en profondeur et elle s'était concentrée sur la nature même du bâton taillé dans de l'os.

Elle avait découvert qu'il s'agissait d'un ossement humain.

En outre, et elle était formelle sur ce point, l'être humain avait été tué spécialement pour être immédiatement transformé en outil, un

outil particulièrement remarquable et complexe pour son époque.

Elle avait alors longuement réfléchi et ne voyait aucune espèce humaine ancienne qui soit à la fois assez cruelle et barbare pour tuer proprement un des siens à des fins utiles et assez intelligente pour avoir déjà inventé le calcul.

Il y avait donc une espèce encore inconnue, qui existait bien avant les humains et qui leur était supérieure du point de vue intellectuel et physique.

Ces êtres considéraient les hommes comme des animaux et n'hésitaient pas à les chasser et à les tuer.

Cette espèce vivait peut-être encore...

Ces révélations étaient importantes, effrayantes, et ne devaient en aucun cas être révélées à la population avant qu'elles ne se soient avérées exactes, sous peine de semer la panique et le chaos.

Une équipe des plus grands scientifiques du moment fut constituée et ils se réunirent au musée autour du bâton d'Ishango.

Chacun avait été mis au courant des découvertes de Marie et était tenu par le secret.

Personne ne manquait à l'appel.

Le plus vieux était le professeur Abdel, un Égyptien. Il avait une longue barbe noire sur un visage très ridé et de grands yeux noirs plissés qui assombrissaient davantage encore ses traits durs et marqués. Il avait une voix grave, sourde, caverneuse. Il ne parlait pas beaucoup, si ce n'est pour contester les thèses avancées.

À côté de lui, le Russe, Kremlin, très intelligent pourtant, ne faisait pas sérieux. Il était à peine plus jeune mais paraissait 20 ans de moins. Il avait un visage très joufflu avec un gros nez rouge et des sourcils bruns très épais qui partaient dans tous les sens et lui donnaient un air étonné.

Le Grec, Myconos, tout en muscles, était très impulsif et agressif dans sa manière de parler. Il prétendait tout savoir et vous reprenait sur un ton agacé si vous faisiez une erreur. Il était toujours à part, même lorsque nous nous arrêtions à midi pour aller manger à la cafétéria du musée.

Du côté des femmes, il y avait Samuri, une jeune Indienne, timide et réservée. Elle était grande et fine. Elle avait une grande tresse noire qui lui arrivait au milieu du dos, des yeux

bruns en amande et portait toujours des saris qui la rendaient très élégante.

Pétra était jordanienne et portait bien son nom. Elle dégageait toute la beauté majestueuse et mystérieuse de cette ville mythique. Elle avait une silhouette élancée, une crinière châtain, de grands yeux verts brillants et une bouche rose bien dessinée qui affichait toujours un sourire radieux. Elle se déplaçait avec l'agilité et la grâce d'une chatte. Elle parlait toutes les langues représentées et parvenait toujours à résoudre les conflits entre nous.

À l'opposé, Marie, notre hôtesse, était petite, avec des cheveux blonds courts et de petits yeux gris pétillants. C'était une petite femme au grand cœur et à l'esprit large, comme le prouvait sa découverte.

Quant à moi, Julien Lévi, grand brun ténébreux, je représentais la France.

Le premier jour s'est passé sans incident.

Marie nous a expliqué en détails ses découvertes.

Le deuxième jour, le Russe s'est absenté au moment de la pause de midi en prétextant un mal de tête. Marie a cherché les notes qu'il avait prises pendant son exposé afin de les

mettre en lieu sûr, sans les trouver. Myconos nous fit alors remarquer que Kremlin n'avait pas l'air innocent quand il nous avait quittés et il se dirigea avec Samuri vers l'infirmierie pour voir si le Russe y était bien passé. Le Professeur Abdel et Pétra partirent de leur côté pour le retrouver, au parking ou à l'hôtel. Quant à moi, j'aidai Marie à ranger les papiers qui étaient éparpillés çà et là dans le plus grand désordre.

Lorsque chacun fut revenu de sa mission, nous avons fait le point : le Russe n'était jamais passé par l'infirmierie, il n'était pas repassé par son hôtel et il avait emmené ses notes et volé une partie des documents de Marie.

Il n'y avait plus aucun doute : il avait profité du moment où on mangeait à la cafétéria pour filer après avoir dérobé les notes de Marie décrivant les détails de sa découverte. Il avait sûrement l'intention de les révéler aux autorités ou, pire, au public en envoyant des copies à la presse, pour s'approprier la gloire qui reviendrait à Marie si la découverte s'avérait exacte.

Il ne se rendait sans doute pas compte des dégâts qu'il pouvait provoquer en divulguant le secret. Car si Marie ne s'était pas trompée et

si cette espèce super intelligente existait vraiment et était encore présente à notre époque, nous serions tous en danger. De toute façon, l'équilibre mondial risquait d'être perturbé par les réactions politiques et populaires.

Nous avons donc laissé tomber nos recherches pour retrouver cet imposteur et les documents qu'il avait volés.

Tard dans la soirée, c'est Myconos qui l'a retrouvé dans le cagibi attenant à l'un des bureaux du musée. Le fax était allumé et les documents étaient prêts à être envoyés à un journal dont le numéro était encore affiché, en train de clignoter. Le Russe gisait, adossé à la machine, au milieu d'une mare de sang, avec un coupe-papier planté dans le cœur. Il n'y avait pas de trace de lutte : Kremlin ne s'était pas méfié de son assassin mais lui avait fait face en essayant de masquer le fax.

Pris de panique, certains voulaient appeler la police mais Myconos et moi nous nous y opposâmes fermement car nous ne pouvions rien leur expliquer : pourquoi tous ces scientifiques étaient réunis, pourquoi le Russe se trouvait à cet endroit et ce qu'étaient les documents qui chauffaient dans le fax. Une fois la police au courant, la nouvelle aurait fait

boule de neige et les rumeurs et les fausses interprétations auraient anéanti le travail de Marie. Nous étions horrifiés par le meurtre qui avait été commis mais nous l'étions encore plus d'imaginer les conséquences des révélations.

Nous avons donc décidé d'effacer toute trace de ce qui s'était passé. Les femmes et le professeur Abdel ont nettoyé le cagibi pendant que Myconos et moi nous nous occupions du mort : nous avons précipité sa voiture dans un fossé, quelque part dans un coin perdu et désert de la campagne flamande et nous y avons mis le feu. (Aujourd'hui, les policiers cherchent encore à identifier le conducteur).

Alors que nous transportions le corps, j'ai remarqué des taches sombres, comme du sang, sur les chaussures du Grec et j'ai frissonné car je savais que l'assassin était parmi nous puisque nous n'étions que sept à être au courant des découvertes de Marie. Je n'ai rien dit, de peur d'y passer à mon tour mais j'étais bien aise de rentrer à l'hôtel, même si aucun de nous n'a pu, je crois, fermer l'œil du reste de la nuit.

Dix mois ont passé, dix mois pendant lesquels nos travaux avaient bien avancé. Ils

avaient tellement bien avancé que nous étions à présent sûrs qu'il avait existé une espèce nettement supérieure aux humains et qu'elle existait encore aujourd'hui. Samuri avait découvert que ces êtres ressemblaient physiquement point pour point aux humains tels que nous les connaissons, ce qui expliquerait pourquoi nous ne nous étions jamais aperçus de leur présence. Ils étaient et sont toujours fondus dans la masse. Ils sont parmi nous. Je me suis alors demandé pourquoi ils ne nous ont pas simplement supprimés de leur monde ou pourquoi nous ne sommes pas leurs esclaves. Je n'ai pas trouvé de réponses à ces questions.

Le lendemain, nous avons décidé de nous accorder une journée libre. Le professeur Abdel était allé rendre visite à des amis qui habitaient à Liège. Marie m'avait invité à découvrir Bruges. Pétra et Samuri avaient décidé d'aller faire du shopping et Myconos était parti le matin sans dire où il allait.

Quand nous sommes rentrés, Marie et moi, de notre escapade, nous n'avons trouvé personne à l'hôtel. Nous nous sommes dirigés vers le musée, par habitude, en pensant que les autres avaient peut-être fait de même. Nous avons trouvé Pétra en pleurs. Elle avait

le bras et le visage couverts de sang. Elle nous a conduits dans une salle fermée au public pour cause de travaux où Samuri gisait, sans vie. Entre deux sanglots, Pétra nous a raconté ce qui s'était passé : elles étaient arrivées au musée avant la fermeture et avaient coupé par cette salle déserte pour rejoindre au plus court notre local. L'assassin s'était glissé derrière elles et avait fracassé le crâne de Samuri avec un fossile. Puis il avait sorti un couteau et avait blessé Pétra au visage et au bras avant de s'enfuir en entendant du bruit dans la salle voisine. Elle n'avait pas eu le temps de voir le visage du meurtrier mais elle affirmait que c'était un homme assez musclé. Je pensai immédiatement à Myconos.

Je lui ai demandé si elle savait où se trouvaient le professeur Abdel et le savant grec.

En rentrant de la ville, elle les avait aperçus de loin se dirigeant, eux aussi, vers le musée.

Nous l'accompagnâmes à l'infirmierie où il n'y avait déjà plus personne. Elle nous demanda de retrouver les autres car c'était plus important que ses égratignures et nous l'avons laissée là.

Le musée était fermé, les lumières éteintes et il ne restait plus qu'un vieux gardien pour

nous aider à chercher avec des lampes torches.

Nous sommes passés par toutes les salles. Dehors, il faisait noir et un orage venait d'éclater. Le bruit de nos pas était accompagné du crépitement de la pluie qui s'abattait sur les vitres et des roulements du tonnerre. Les éclairs qui déchiraient le ciel se reflétaient dans les vitrines d'exposition, glissaient sur les pavés et se faufilaient entre les animaux empaillés qui nous fixaient de leurs yeux de verre.

La salle des iguanodons nous paraissait encore plus effrayante que d'habitude. Ces immenses squelettes nous épiaient de leurs sept mètres de haut. Les flammes lumineuses allumées par la foudre dansaient le long de chaque os de leur colonne vertébrale, avant de se perdre dans leurs orbites vides.

Un flash de plus nous fit découvrir un bien triste spectacle : le professeur Abdel gisait dans un coin de la salle.

Les torches nous apprirent qu'il avait été étranglé.

Myconos fut ensuite retrouvé pendu dans une salle voisine, un tabouret renversé sous les pieds. Il s'était vraisemblablement suicidé.

Que s'était-il passé ?

Nous supposâmes que Myconos était une de ces fameuses créatures cruelles et sanguinaires et qu'il avait commis tous ces meurtres pour empêcher la science de le découvrir, lui et ses congénères, car ils seraient alors devenus vulnérables. Il comptait sans doute nous tuer tous et détruire nos travaux, mais nous avons contrarié ses plans en nous absentant toute la journée. Après l'échec de sa tentative de meurtre sur Pétra, se croyant découvert, il a préféré renoncer et se suicider.

La police allait maintenant débarquer et ce que nous voulions éviter après le premier meurtre allait se passer maintenant. Marie et moi ne voulions ni voir les policiers ni devoir parler maintenant de nos découvertes.

Et surtout, nous redoutions que Myconos n'ait eu des complices de son espèce et que ceux-ci ne veuillent achever ses plans et nous tuer.

Nous avons rassemblé tous les documents et nous avons couru jusqu'à l'infirmierie pour emmener Pétra avec nous. Elle n'était plus là. Sans doute était-elle arrivée aux mêmes conclusions que nous et elle avait fui sans tarder.

Nous avons nous aussi immédiatement plié bagage.

Le lendemain, nous avons trouvé des faux papiers (un peu par miracle mais je ne vous dirai pas comment) et avons acheté deux tickets pour le Canada.

Marie est enfin réveillée. Je vais pouvoir aller aux toilettes.

Je marche dans l'avion entre les sièges des passagers endormis.

Je frissonne car je me dis que parmi eux, peut-être, sommeille une de ces créatures.

En fait, je pense que si elles n'ont pas fait de nous leurs esclaves et si elles ne nous ont pas tous éliminés, c'est parce qu'elles sont nettement inférieures en nombre. Peut-être aussi parce qu'elles jouissent du confort de notre société et qu'elles ne veulent pas s'en priver. Elles doivent occuper quelques postes clés dans nos sociétés pour "garder le contrôle". Elles jouent avec nous comme des marionnettes et elles doivent juste s'assurer qu'on ne découvre pas leur jeu.

Je retourne à ma place à côté de Marie. Elle a l'air inquiète. Elle pose son doigt sur ma bouche pour me dire de me taire puis m'indique un siège trois rangées plus loin. Je vois

une crinière châtain. La femme se retourne. Elle nous fixe avec ses grands yeux verts brillants. Sa bouche rose toujours aussi bien dessinée affiche un grand sourire, un sourire non plus radieux mais diabolique.

Avec l'agilité et la grâce d'une chatte, Pétra s'avance vers nous.

*

Lionel DEBOT
Thierry DEREMIENS
Josias MAGALU
Nicolas RENAUT

Ce qu'il faudra encore démontrer !

Au Musée des sciences et d'histoire naturelle de Bruxelles vient d'arriver un coffre. Il semble précieux parce que tout le monde en prend grand soin. Ce qu'il contient est certainement très important et rare. Des éminents professeurs sont rassemblés dans une pièce à l'abri des visiteurs parfois trop curieux et discutent en attendant le grand moment. Avec précaution, deux hommes vont l'ouvrir. Lentement, le couvercle craque puis cède. Le coffre est rempli de paille. Le professeur Balthazar ôte la paille délicatement. Les autres s'avancent et regardent. Le professeur s'exclame : « Messieurs, l'ancêtre de notre

calculatrice ! » En effet, le coffre que le musée vient de se faire livrer contient le bâton d'Ishango, qui est le premier objet inventé servant à calculer.

Il y a ce jour-là beaucoup de monde dans le musée. Les visiteurs ne se doutent de rien. Ils passent de pièce en pièce avec intérêt. Seul un jeune garçon, Jéricho, a eu le regard attiré par le passage du coffre. Il s'est approché de la porte par où le coffre avait disparu et, très lentement pour éviter tout grincement, l'entrouvre et regarde à l'intérieur de la pièce. Jéricho est un enfant de dix ans, grand, d'une personnalité déjà très forte pour son âge. Il est d'origine africaine mais ne connaît que la Belgique où il est né. Il entend les exclamations des professeurs et voit l'objet en plein milieu de la pièce, sur une table en bois. Il est très intrigué par cet objet qu'il ne connaît pas mais qui l'attire.

C'est à ce moment précis qu'un grand cri se fait entendre dans le couloir où Jéricho se trouve. Balthazar se précipite vers la porte mais le couloir est vide. Il revient vers ses collègues, qui se renseignent sur ce qui vient de se produire. Tous les professeurs fixent maintenant la table en bois vide. Le bâton d'Ishango avait disparu.

« Que personne ne sorte ! crie Balthazar.

– Tout le monde est-il là ? demande un autre.

– Que l'on vide ses poches ! », insiste Balthazar. Tous savaient qu'en toute logique l'objet ne pouvait être que dans la pièce.

On lance un appel au micro pour que les portes soient fermées et que toute personne voulant quitter le musée passe par une fouille minutieuse.

Dispersés dans le musée, les professeurs scrutent et analysent tout ce qui les entoure pendant de longues heures, essayant de comprendre comment un objet peut littéralement disparaître devant leurs yeux. Balthazar suggère à tout le monde de rentrer chez soi, vu l'heure tardive, et de se donner rendez-vous le lendemain au musée, dans la pièce où tout a commencé.

Sur le chemin de sa maison, Balthazar a plusieurs fois l'impression d'être suivi. Un jeune professeur, collègue et ami de Balthazar, Monsieur Durions, croit entendre des chiffres derrière lui : « 31, 70, 211, 9... » et ainsi de suite, à chaque pas qu'il fait, dans le noir. Il se retourne plusieurs fois afin d'essayer d'identifier celui qui parle dans son dos, mais

sans résultat. Quand il s'arrête de marcher, la voix s'arrête de compter. De peur, le professeur Durions presse le pas et en quelques minutes rattrape Balthazar. Celui-ci, rassuré, comprend qu'il avait eu raison de se sentir suivi, mais que ce n'était que par Durions. Son inquiétude reprend lorsque Durions lui raconte ce qu'il vient de vivre, puis ils reprennent leur chemin ... « 3, 101, 808, 2... »

Le lendemain, à la première heure, quand Balthazar arrive devant le musée, une femme africaine très agitée et semblant avoir pleuré, l'empêche d'y entrer.

« Jéricho ! Jéricho ! Monsieur, s'il vous plaît, avez-vous vu Jéricho ? Mon petit garçon ? Vous travaillez ici ? Aidez-moi à retrouver mon fils, je vous en prie ! »

Tout en se lamentant, elle s'accroche désespérément à la manche du manteau du professeur qui finit par se dégager en la repoussant assez sèchement :

« Oui, Madame, je travaille ici, au musée et justement j'aimerais pouvoir y entrer.

– Comme je suis contente de vous voir, Monsieur. Mon fils Jéricho est venu au musée hier. Il n'est pas rentré à la maison depuis, il a disparu. Il visitait l'exposition sur les dinosau-

res puis on ne l'a plus revu. Aidez-moi, Monsieur. Avez-vous vu quelque chose, s'il vous plaît ? »

Balthazar, dérangé dans ses pensées par les lamentations de cette femme qu'il ne connaissait pas et qu'il ne comprenait pas répond :

« Vous me voyez vraiment désolé, mais je ne peux rien pour vous, Madame. Rentrez chez vous maintenant, votre fils y est peut-être. »

Il bouscule ensuite cette brave femme et entre dans le musée, sans se retourner.

Quelques instants plus tard, il est rejoint par Durions, qui lui explique être encore poursuivi par cette voix qui lui récite des chiffres dès qu'il marche.

Balthazar lui dit : « Mon pauvre Durions, toute cette affaire t'a bouleversé. Prends quelques jours de repos, rentre chez toi. » C'est ce que Durions fera.

Les autres professeurs paraissent vivre les événements assez sereinement. Après une nouvelle journée de recherches, Balthazar rentre chez lui où l'attend un Africain, grand, le torse et les pieds nus, avec un masque sur

la tête. D'une grosse voix, il lui dit, ne laissant aucun temps mort permettant la répartie :

« Professeur Balthazar Henri Brown, n'essayez pas de savoir qui je suis, cela n'a pas d'importance. Seul compte le bâton d'Ishango et les répercussions que sa disparition aura sur le monde. Écoutez-moi et ne m'interrompez surtout pas. Le bâton d'Ishango fut inventé par un sorcier. Il doit impérativement rester entre les mains de ses descendants. Ceux-ci connaîtront alors tous ses secrets mathématiques. Un jour, il y a bien longtemps, un de ces descendants, le trouvant trop dangereux, l'a enterré. Ce n'est qu'en 1950 qu'il fut redécouvert. Depuis ce jour-là, dès qu'un descendant le possède, il est instantanément transporté dans un monde parallèle : le monde des mathématiques et cela pour éviter qu'il ne tombe entre des mains étrangères. Un monde où tout est calculé. Cela peut être agréable puisque la méchanceté n'y existe pas... mais la gentillesse non plus ! C'est un monde sans sentiments. Ceux qui y évoluent ne ressentent rien. Par contre, si quelqu'un de ce monde devait y être envoyé, il souffrirait car il a des souvenirs qui lui rappellent des sentiments.

Jéricho y est en ce moment avec le bâton d'Ishango. Il s'y sent mal et ne peut pas y rester. Il va essayer par tous les moyens de revenir dans ce monde-ci. Pour le moment, il peut encore communiquer avec nous, par la force de la pensée. Il va très probablement prendre contact avec l'un de vous et demander de l'aide, par les chiffres, son seul moyen d'expression possible de là-bas. Retrouvez le bâton d'Ishango et aidez Jéricho à revenir, Professeur. Au revoir ! »

Le professeur Balthazar reste longtemps silencieux après le départ de ce sorcier. Il réfléchit à ce que lui avait révélé son ami Durions, aux voix qu'il entendait sans voir personne et qui énuméraient des chiffres. Très rationnel, Balthazar veut en savoir plus. S'agit-il d'une énigme ? La résoudre lui permettrait-il de retrouver le bâton d'Ishango et de ramener Jéricho ? Il va chez son ami et le questionne :

« Dis-moi quels sont les chiffres que tu entends.

– 31, 70, 211, 9, 3, 101, 808, 2...

– Et les tous premiers que tu as entendus ?

– Je pense qu'ils étaient les mêmes !

– Mmh ! Intéressant, pense Balthazar à haute voix. Les entends-tu encore ?

– Oui, dès que je marche !

– Alors, marche ! », impose Balthazar à son ami.

Celui-ci se met à marcher et répète les chiffres qu'il est le seul à entendre, à l'intention de Balthazar, qui prend soin de les écrire tous.

Balthazar réfléchit en marchant ... et répète les chiffres tout haut, au rythme de ses pas « 31, 70, 211, 9, 3, 101, 808, 2... »

Il s'adresse finalement à son ami :

« Tu vois, mon cher Durions, l'homme a créé la suite des nombres naturels pour sa facilité et pour ses besoins. Ils lui permettent de compter les objets et de faire un certain nombre d'opérations.

– Oui, je pense bien, s'étonne Durions.

– Mais l'homme n'a pas la maîtrise de cette suite, bien que l'ayant créée lui-même, car elle possède désormais ses propres règles, coïncidences et régularités bien mystérieuses que l'homme n'avait pas prévues... », poursuit Balthazar en faisant de grands gestes passionnés.

Et Balthazar continue sur sa lancée. Il s'écoute raisonner à haute voix, avec ardeur. Tout son corps en tremble comme s'il était en transe et il développe ses pensées, ne tenant plus compte de la présence de Durions, se croyant soudain seul au monde :

« 31, 70, 211, 9, 3, 101, 808, 2... Et l'homme a créé à partir de rien quelque chose de nouveau qui l'oblige à en rechercher les secrets. De créateur, l'homme se transforme alors en chercheur. »

Il s'adresse à Durions avec de plus en plus d'enthousiasme :

« Vois-tu, mon cher Durions, dans cette fameuse suite, si on utilise les quatre opérations de base dans l'ordre logique, plus, moins, fois, divisé, on obtient respectivement une nouvelle suite logique. On additionne les deux premiers nombres, 31 et 70, on soustrait les deux suivants, 211 et 9, on multiplie les nombres qui viennent ensuite, 3 et 101, on divise le septième par le huitième, 808 et 2, et on obtient comme résultat 101, 202, 303 et 404, ce qui n'est certainement pas un hasard.

– Oui, très astucieux ! Félicitations professeur ! », acquiesce Durions, dépassé par le raisonnement de Balthazar. Il ajoute, très fier :

« Donc, l'homme a créé lui-même une science qui ne sera jamais exploitée complètement.

– Le problème n'est plus là, mon cher Durions, il faut maintenant trouver le lien entre tous ces nombres toujours séparés d'un intervalle de 101. »

Durions, très impressionné par le génie de son ami, répète :

« Il faut donc trouver un lien entre 101, 202, 303, 404. Leur somme fait 1010 mais pour le reste, je ne vois pas !

– Mais bien sûr ! Vous êtes génial ! Pourquoi n'y avais-je pas pensé plutôt ? C'est cela ! J'ai trouvé !

– On m'a parlé de certains peuples primitifs pour qui la suite des nombres se compose de 1 et de 2. Ce serait en fait un système binaire et non un système décimal. On formerait des ensembles de deux chiffres et non de dix. Dans ce système binaire, mon cher Durions, le symbole 10 vaut 2, le 100 vaut 4, le 1000 vaut 8 et ainsi de suite. Les deux signes 0 et 1 suffisant à représenter n'importe quel nombre. N'est-ce pas merveilleux ?

– Euh ! Tout à fait ! Et vous pensez que 1010 pourrait être du système binaire ?

– Mais c'est évident ! Et ainsi, 1010 représenterait zéro unité, une fois deux, aucune fois quatre et une fois huit.

– Ce qui nous donne ... 10 », crie Durions tout heureux.

Aussitôt, le bâton d'Ishango reprend sa place et Jéricho se retrouve dans le couloir. Tout le monde a oublié ce qui vient de se passer et pense que le bâton d'Ishango n'a jamais quitté sa petite table en bois.

La solution de l'énigme était l'âge de l'enfant qui aurait pu, sans les grandes réflexions de Balthazar, changer le cours de cette vie. Elle a permis à Jéricho de revenir dans ce monde-ci avec le bâton d'Ishango et elle veut montrer que l'âge n'est qu'un nombre.

Chaque jour, dans ce monde, il y a des gens qui luttent, qui mènent des combats, qui défient les lois de la science pendant que d'autres croient au surnaturel, entendent des voix, vivent des disparitions paranormales, inexplicables et inexplicables, subissent le déplacement d'objets, craignent les malédictions, etc.

D'autres, par la science, font prendre à la vie un autre tournant qui est le seul tracé de la

vie que nous connaissons. Et dans ce monde où l'on se demande souvent « pourquoi ? », il n'y a pas de hasard.

Mais cela, personne ne le sait, car tout le monde a oublié chaque histoire, comme celle du bâton d'Ishango, qui fait de la vie ce qu'elle est jour après jour. On ne peut émettre que des hypothèses et c'est à vous de décider d'y croire ou non...

*

Nejla GOSSELIN

Un bond dans l'humanité !

Incroyable !

Bruxelles, 2003

(Extrait du Quotidien, mercredi 9 octobre)

Incroyable... mais vrai ! Dans l'après-midi du mardi 8 octobre, un couple de touristes anglais - venant de la région d'Oxford - a découvert dans le puits des célèbres ruines de la Bourse, à Bruxelles, un petit coffret en bois. Celui-ci contenait un morceau de bois ressemblant à une télécommande, plus exactement à une calculette, primitive.

D'où provient ce coffret ? Du présent ? Du passé ? Mais dans ce cas, à quoi servirait son contenu ?

La trouvaille a immédiatement été portée au CRAB (Centre de recherches archéologi-

ques de Bruxelles) afin de subir le test du carbone 14, qui permettra de situer l'objet dans le temps.

En attendant, le mystère reste entier...

Incroyable !

Bruxelles, 3003

(Extrait de www.quotidien.be , mercredi 9 octobre)

Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, des scientifiques belges ont réussi à envoyer un objet du présent vers le... passé !

Voici un petit rappel historique : en 2789, le célèbre physicien Henri Adamsberg publia son œuvre : « Le passé est présent ». Il y défendait son point de vue... assez original (à l'époque) : pour lui, le passé n'est qu'une succession indéfinie de millièmes de secondes dans des mondes parallèles et invisibles. A chaque millième de secondes, un « monde » de plus commence à vivre en travers de notre cosmos. Ainsi, nous expliquait-il, à cette seconde précise où vous lisez cet article, Napoléon est en train de se faire battre par les An-

glais et les Prussiens à Waterloo durant la journée du 18 juin 1815, de même que la Bastille est en train de se faire prendre par les Parisiens de 1789.

Henri Adamsberg s'est beaucoup fait critiquer à l'époque, lors de la parution de son livre (et donc : en ce moment !). Mais il est actuellement le grand maître à penser de 80 % de la population européenne. Celle-ci, vexée d'être prise en dérision par l'Amérique, recherche depuis près de deux cents ans, à démontrer l'hypothèse d'Adamsberg, par l'intermédiaire du réputé centre LESA (Laboratoire d'expériences scientifiques selon Adamsberg.)

Après de longues et fastidieuses affectations, le célèbre groupe travaillant au centre LESA (composé d'éminents physiciens, chimistes, mathématiciens, etc...) ont enfin fabriqué l'ordinateur destiné à envoyer un objet dans un des mondes potentiels qui persisteraient en travers nous, c'est-à-dire, dans le passé.

Le matin du mardi 8 octobre, un groupe de personnes (dont le Président de la République européenne, le Ministre des affaires publiques, d'autres personnes du gouvernement européen, d'émérites chercheurs scientifi-

ques, et sans oublier les quelques journalistes admis) s'est retrouvé dans le grand auditoire du centre LESA.

Cinq scientifiques y travaillant (M. Sorgier, M. Rautier, M. Salpierre, Mme Diegron, et M. Van Meregrem) se tenaient debout, sur le podium avec, au centre, une étrange machine ressemblant à un ancien four à micro-ondes.

C'est le plus ancien des scientifiques présents sur le podium, le renommé physicien, M. Sorgier, 76 ans, qui a débuté la cérémonie par un discours. Il a sorti ensuite d'un petit coffret un morceau de bois, se trouvant être le bâton d'Ishango. Celui-ci, acheté au Musée des sciences africaines pour l'occasion, est une calculette primitive retrouvée au Congo il y a près de mille ans.

Ainsi, il a été choisi comme symbole de l'évolution de la technologie scientifique.

M. Sorgier l'a enduit d'un produit spécial, créé contre la désintégration des molécules de l'objet lors du changement d'espace virtuel, et, après en avoir également enduit le coffret, a remis le Bâton d'Ishango dedans.

Avant de continuer, M. Sorgier a proposé à son auditoire de chanter l'hymne continental d'Europe. À la fin du cantique, la mathématis-

cienne, Mme Diegron a solennellement ouvert la machine (reliée à un ordinateur situé dans les coulisses), déposé le coffret à l'intérieur, et refermé le dispositif.

Puis, c'est M. Salpierre qui a continué la cérémonie en expliquant que le Bâton d'Ishango serait envoyé à une date assez reculée, afin de ne pas créer de problème temporel avec les humains du passé. C'est la date 2003 AC qui avait été choisie à l'unanimité, et c'est l'emplacement du centre LESA qui sera le lieu de réception de l'objet, puisque se trouvaient auparavant les ruines d'une civilisation primitive de Bruxelles, représentant ainsi le symbole de la civilisation européenne. M Rautier a invité le président de la République Européenne, Paul Van Hamme à monter sur le podium, et M. Van Meregrem lui a tendu une petite télécommande.

Ensemble, les personnes présentes dans l'auditoire ont compté à reculons dix secondes et, enfin, Van Hamme a appuyé sur le bouton « start » de la télécommande.

Un silence s'est fait entendre. Au bout de trente secondes, M. Van Meregrem a ouvert l'appareil. Le monde entier a pu voir ce qu'il y avait à voir, c'est-à-dire rien : le coffret avait disparu.

S'est-il désintégré ? A-t-il été envoyé en -
2003 ?

Le mystère reste entier...

Les extraterrestres débarquent-ils ?

Bruxelles 2003

(Extrait du Quotidien, jeudi 10 octobre)

D'étranges anomalies font suite à la découverte du morceau de bois dans les ruines

de Bruxelles-Capitale, à la Bourse : le test du carbone¹⁴ ne donne rien, ce qui, déjà, étonne considérablement les scientifiques !

Ceux-ci ont alors décidé de soumettre l'objet à différentes expériences. Après celles-ci, on en est arrivé à la conclusion que le morceau de bois est ininflammable, imperméable à l'eau, à l'alcool, au chloroforme, et autres liquides ! Drôles de propriétés pour du bois ! Une multitude de tests se sont rajoutés. Les différents aboutissements ont créé une stupeur générale ! Les chercheurs scientifiques ont décidé de faire un prélèvement afin de vérifier la véritable structure moléculaire du morceau « en bois ». Surprise : impossible de sectionner le morceau de bois, que ce soit au

couteau... ou au laser ! On a quand même découvert la structure moléculaire de l'objet, qui est... inconnue ! Plusieurs questions auxquelles personne n'avait pensé auparavant se font jour : Pourquoi, si l'objet provient du passé, ne l'avons- nous trouvé qu'actuellement ? Et pourquoi, toujours dans la même hypothèse, n'a-t-il pas pourri ?

D'où provient la trouvaille ? Sûrement pas du présent. Et encore moins du passé. Une seule réponse s'offre alors à la question posée : l'objet a été perdu ou caché par des extraterrestres. Ceux-ci débarqueraient-ils sous peu ? En amis ? En ennemis ? Peut-être est-ce le début d'une grande catastrophe mondiale...

Tragédie dans l'affaire Adamsberg!

Bruxelles, 3003

(Extrait de www.quotidien.be , jeudi 10 octobre)

Dix-huit heures après l'envoi du Bâton d'Ishango vers le passé, l'équipe du centre de LESA en voulant déménager l'ordinateur temporel du podium, s'est aperçue d'une faute

commise, peut-être irréparable : sur le dispositif où étaient inscrit la date et le lieu graphique de l'envoi, figurait la date 2003 au lieu de -2003... !

Heureusement, les scientifiques qui ont préparé le produit antidésintégrateur l'ont composé de sorte que celui-ci disparaisse au bout de quarante-huit heures.

Que se passera-t-il si les Bruxellois de cette époque découvrent le bâton ? Le reconnaîtront-ils ? Pour l'instant, aucun changement notoire ne bouleverse l'équilibre cosmopolite.

Mais peut-être est-ce le début d'une grande catastrophe mondiale...

Le bâton d'Ishango ?

Bruxelles 2003

(Extrait du Quotidien, vendredi 11 octobre)

Plusieurs personnes, dont quelques membres du Muséum de sciences naturelles, ont cru reconnaître en la substance trouvée à l'emplacement des ruines près de la Bourse le bâton d'Ishango. Celui-ci serait une calculette

primitive récemment retrouvée au Congo, et qui a quelques centaines d'années.

Il y a effectivement beaucoup de ressemblances entre le Bâton d'Ishango exposé au Muséum de sciences naturelles, et l'objet trouvé à la Bourse. Mais comment expliquer l'étrangeté des propriétés de l'objet ? ...

L'apocalypse est proche !

Bruxelles, 3003

(Extrait de www.quotidien.be , vendredi 11 octobre)

Il semblerait que plusieurs éléments perturbateurs viennent maintenant contrecarrer la gloire des adeptes d'Henri Adamsberg : jeudi soir, un chimiste wallon (chercheur scientifique, et professeur à l'Université de Liège) est venu proclamer à qui voulait l'entendre que la fin du monde serait proche ! En effet : lors de la disparition du produit anti-désintégrateur, les cellules du bâton d'Ishango n'étant pas adaptées à l'air ambiant de 2003 et l'oxygène étant particulièrement nocif, elles ne manqueront pas d'éclater, causant alors, après la destruction des molécules,

celle des atomes, puis des protons, engendrant ainsi une formidable explosion nucléaire mondiale.

Mais si la fin du monde de 2003 est proche, cela l'est également pour son futur et donc... pour nous !

Pas de panique, nous profère le gouvernement américain : le passé n'existe plus depuis longtemps : la théorie d'Adamsberg est fautive et le bâton d'Ishango s'est simplement désagrégé !

Peut-être, mais comment expliquer que, curieusement, l'on vient de retrouver, dans les livres historiques des années 2000, plusieurs fois mentionnés les mots: « extraterrestres » et « Bâton d'Ishango »...

La fin du monde ?

Bruxelles, 2003

(Extrait du Quotidien, samedi 12 octobre)

Les extraterrestres se manifesteraient-ils ?

Depuis vendredi, le sosie du Bâton d'Ishango émet une chaleur de plus en plus ardente et, événement incroyable, commence

à se disloquer, alors qu'hier on n'arrivait pas à le sectionner au laser !

Que penser de ce fait ? Certains scientologues affirment que le réchauffement et la dislocation de l'objet seraient dus à une réaction en rapport avec l'air de la planète, auquel il n'est pas adapté.

Pour plusieurs groupes religieux, le sosie du bâton d'Ishango est un message divin. Pour d'autres, il serait satanique et viserait à proclamer la fin du monde. Pour la plupart du reste de la population, le sosie du bâton d'Ishango serait une sorte de délégation extraterrestre. Exhortation ? Avertissement ? Une chose est sûre : personne ne connaît réellement la signification de ce message...

Panique internationale !

Bruxelles, 3003

(Extrait de www.quotidien.be , samedi 12 octobre)

L'on retrouve de plus en plus souvent des évocations d'extraterrestres dans les livres historiques de 2003. L'on peut suivre ainsi par

écrit ce qui est en train de se passer il y a mille ans...

Beaucoup d'indications nous amènent inévitablement à croire à la fin du monde : un réchauffement progressif du bâton d'Ishango, sa lente destruction...la suite, le pendant des années 2500, est étrange : elle décrit plusieurs phénomènes insolites, comme la disparition soudaine de plusieurs espèces végétales, animales, et même,... humaines.

Seraient-elles liées à l'enchaînement des faits depuis l'envoi du bâton d'Ishango ?

Anxiété, panique et même terreur ont maintenant gagné la population mondiale, y compris l'Amérique.

Que se passera-t-il lors de l'explosion nucléaire du Bâton d'Ishango ?

Pour beaucoup, la fin du monde est difficile à concevoir.

« Pas de panique ! » nous affirme Melvin Clarke, professeur de psychologie et de philosophie à l'ULG, en Angleterre, « la fin du monde ne se produira pas, car si l'explosion a lieu, le passé n'existera plus. Sans passé, pas de présent. Sans présent, pas d'envoi du bâton d'Ishango, et donc : le passé existera toujours, ainsi que le présent ! »

Est-ce assez pour rassurer le monde ? Pas selon les apparences : depuis vendredi 11 octobre, le taux de suicide a augmenté de 32%. Du jamais vu...

Adieu... ?

Bruxelles, 3003

(Extrait de www.quotidien.be , Dimanche 13 octobre)

Au réveil, le monde entier a pu se rendre compte des changements qui ont eu lieu pendant la nuit : Des arbres ont disparu, d'autres ont poussé. Beaucoup de voitures se sont volatilisées pendant que sont apparus d'autres modèles, plus vieux. Des terrains vagues ou des vieilles maisons sont maintenant en place, aux endroits où résidaient de nouveaux bâtiments... En bref : un véritable retour en arrière.

Aucun changement encore ne bouleverse l'être humain. Mais sans doute cela va-t-il bientôt se produire...

En moins d'une semaine, la science a réussi à créer une catastrophe mondiale avec le

symbole du début de la technologie moderne... !

Après cinq milliards d'années d'existence, voici maintenant, provoqué par l'homme, le début de la fin du monde.

Incroyable !

Bruxelles, 2003

(Extrait du Quotidien, mercredi 9 octobre)

Incroyable... mais vrai ! Dans l'après-midi du mardi 8 octobre, un couple de touristes anglais - venant de la région d'Oxford – a découvert dans le puits des célèbres ruines de la Bourse, à Bruxelles, un petit coffret en bois. Celui-ci contenait un morceau de bois ressemblant à une télécommande, plus exactement à une calculette, primitive.

D'où provient ce coffret ? Du présent ? Du passé ? Mais dans ce cas, à quoi servirait son contenu ?

La trouvaille a immédiatement été portée au CRAB (Centre de recherches archéologiques de Bruxelles) afin de subir le test du carbone 14, qui permettra de situer l'objet dans le temps.

En attendant, le mystère reste entier...

*

Ryfka HEYMAN

Dit verhaal begon voor oplettende lezers op de voorlaatste pagina van hun krant. Zij lazen het en vergaten het weer, onwetend wat een heisa er nog zou volgen op dit klein, onbelangrijk artikel.

Uitwisseling België – Congo BRUSSEL-Ter gelegenheid van de Nationale Cultuurtentoonstelling in Congo heeft het Koninklijk Instituut voor Natuurwetenschappen besloten aan een uitwisselingsproject deel te nemen.

Dit houdt in dat het Ishango-Beentje voor het eerst naar zijn vindplaats terugkeert en zo een verhoogde belangstelling hoopt te krijgen voor deze tentoonstelling. Het Ishango-Beentje staat symbool voor het prille begin van de wetenschappelijke ontplooiing van de mens.

Men hoopt door deze uitwisseling de betrekkingen tussen België en Congo te versoepelen. Het is nog onduidelijk wat men als ruil in het Koninklijk Instituut voor Natuurwetenschappen zal kunnen bewonderen.

Een maand later was het dan zover; het Ishango-Beentje werd ingescheept en maakte de lange tocht over een stukje Europa en de Middellandse Zee om uiteindelijk op zijn bestemming aan te komen. In het warme Afrika werd het liefdevol onthaald en verzorgd. Vele kinderen volwassenenogen aanschouwden het tien centimeter lange beentje. Totdat de tijd aanbrak dat het aan zijn terugtocht moest beginnen. Zwarte handen maakten het Ishango-Beentje reisklaar: middenin een laag beschermend materiaal en met een bedankbrief erbovenop werd de doos gesloten. De inscheeping verliep zonder problemen en de vlucht met bestemming Brussel vertrok. Het vochtig, drukkend klimaat werd achtergelaten en men vloog het slechte weer tegemoet. Tegen de tijd dat men Brussel Nationale Luchthaven naderde woedde er een storm met wind- en regenvlagen tot 105 km/h. Nadat de verkeerstoren het vliegtuig meer dan een kwartier had laten rondcirkelen kon men dan toch van een gelukke landing spreken.

De bagagestukken werden vanuit hun droog onderkomen het gure weer ingesmeten door bagagevervoerders. Het kleine pakje belandde als een van de laatste in een van de achterste karren, bovenop de bagagestukken. De zeilen die de bagage tegen de regenvlagen beschermden wapperden wild heen en weer door de hevige rukwinden.

Het gebeurde toen de bestuurder van de lange rij karren bruusk moest stoppen voor een bestelwagen die door het slechte weer opeens uit het niets van rechts leek op te duiken. De twee laatste karren beschreven een halve draai alvorens tot stilstand te komen. Op dit moment werd het pakje door de kracht van de draai van de stapel bagage geslingerd. Een windvlaag nam het object mee op zijn pad en liet het uiteindelijk eenzaam in een donkere hoek achter.

Er was één getuige van dit alles, een klein meisje dat aan de hand van haar vader naar vliegtuigen stond te kijken. Totdat haar vader zei: "Kom, we gaan nog 'ns kijken of mama al wakker is." Opgewekt huppelde ze met haar vader mee richting de rijen stoelen met wachtende mensen.

Het lag daar. Het kreeg gezelschap van een natte plastic zak en wat later ook nog van

papiersnippers. De tijd verstreek en als er nog enige hoop was dat het Ishango-Beentje terecht zou komen, dan ebde die weg, samen met het verbleken van het adres van de bestemming en uiteindelijk met het verdwijnen ervan.

De verantwoordelijken voor de uitwisseling hadden alles gedaan wat er in hun macht lag. Ze namen contact op met de organisatoren in Congo en daar werden ze niets wijzer van. Ze kregen bevestiging dat het beentje wel degelijk inscheept was en dus hier in Brussel aangekomen moest zijn.

Klacht werd ingediend, de maatschappij bood zijn verontschuldiging aan, maar het Ishango-Beentje bleef spoorloos. De hoop werd opgegeven en wraakgevoelens begonnen om aandacht roepen. Het verlies van een voorwerp met zo 'n wetenschappelijke waarde deed bij velen pijn. Daarom werd besloten om over te gaan tot een aanklacht tegen de desbetreffende vliegmaatschappij.

Loom veegde de werkmans het vuil op dat zich tijdens de zomermaanden in een hoek verzameld had. Alles verdween in zijn vuilniszak. Toen hij bij een hele hoop glas kwam gooide hij het erbij, zich ergerend aan de gemakzucht van wie dat zo had achtergelaten.

Een paar uur later zat zijn werkdag er eindelijk op. Moe hief hij de vuilniszak uit zijn kar. Hij zag echter niet dat de zak bleef hangen en met een laatste krachtinspanning rukte hij eraan. Te laat beseftte hij dat de zak scheurde zodat de hele inhoud zich voor zijn voeten verspreidde.

Moedeloos liet hij de schouders hangen. Er zat niets anders dan alles, voor een tweede keer, op te ruimen. In gedachten was hij bij zijn familie en de verjaardag van zijn zoontje. Daardoor verdween het Ishango-Beentje samen met de rest in een grote afvalcontainer en was zijn verblijf op de luchthaven definitief afgelopen.

Ondertussen hadden de vertegenwoordigers van beide partijen niet stil gezeten. Morgen zou de zaak voor het eerst voorkomen en de spanning werd duidelijk voelbaar.

Twee ogen doorzochten oplettend de omgeving voordat een hand teken gaf dat de kust veilig was. Snelle maar voorzichtige voetstappen doorbraken de daaropvolgende stilte. Het was een paradijs op aarde voor Brusselse zwervers. De grote containers van de nationale luchthaven veraangenaamden hun leven aanzienlijk. Het meest ondenkbare, en bruikbare, vonden ze in deze containers. Soms

vonden ze genoeg afgedankt voedsel om ettelijke dagen mee rond te kunnen komen.

Die nacht was de buit niet uitzonderlijk groot en ietwat teleurgesteld maakten ze aanstalten om te vertrekken. De aandacht van een oude man werd echter getrokken door een vuile doos. Behoedzaam bekeek hij het wat nauwkeuriger. Zijn vuile vingers prutsten geduldig aan de sluiting van de doos. Ondertussen zat hij helemaal alleen in de container want de rest van het groepje was alweer verdergegaan. Toen hij uiteindelijk de doos open kreeg toonde het hem een zorgvuldig ingepakt stokje.

Juist door die zorgvuldigheid werd hij ertoe aangezet om het niet te laten liggen, maar stak hij het in zijn binnenzak, met het voorneemen het later wel eens wat beter te bestuderen.

De werknemers dachten dat dezelfde sleur zoals altijd hen door de dag zou loodsen. Het tegendeel zou daarentegen maar al te waar worden. Het schemerde buiten en ze probeerden de tijd zo vlug mogelijk te laten voorbijgaan. De aandacht voor de klanten in de winkel was dan ook niet optimaal. Een rauwe stem doorbrak plots het alledaags gekeuvel en een pistool werd bovengehaald om de

vraag voor het geld in de kassa kracht bij te zetten. Bewegingloos keken de overige klanten naar het gebeuren. Een beweging trok de aandacht van de dader. Met een ruk draaide hij zich en zag een haveloos geklede man op zich afstormen. Zijn greep verstevigde zich rond het pistool en met een kille blik in zijn ogen haalde hij tenslotte de trekker over. Een luide knal doorscheurde de gespannen stilte. Met een schreeuw op zijn lippen stortte de man neer op de ijsskoude tegelvloer.

In de verte werden sirenes hoorbaar. In het ziekenhuis werden verwoede pogingen gedaan om het leven van de man te redden. Maar het haalde niets uit en hij stierf zonder nog bij bewustzijn te komen. Men doorzocht de kleren van de man. Niets werd gevonden dat meer duidelijkheid zou kunnen verschaffen omtrent zijn identiteit. Het lijk werd afgevoerd naar het mortuarium in afwachting van de lijkschouwer de volgende morgen.

Als doodsoorzaak werden inwendige bloedingen ten gevolge van een pistoolschot vastgesteld. Alle bezittingen van de onbekende werden genoteerd, verzameld in een zak en weggeborgen, in de hoop dat er nog iemand zou langskomen om die op te eisen. Tussen

wat kleingeld en wat andere rommel bevond zich een klein, tien centimeter lang stokje.

Met de rechtszaak vlotte het ondertussen niet zo goed. Beschuldigingen werden heen en weer geworpen, bewijzen werden aangevoerd, experts aan het woord gelaten. Schuld werd heen en weer geschoven. Er was sprake van nalatigheid, maar eigenlijk kwam het erop neer dat niemand enig idee had waar het Ishango-Beentje zich bevond of hoe het verloren was geraakt.

Ze was studente geneeskunde en het was haar allereerste stage die ze doorliep. Ze zou aan haar eerste dag beginnen, dus was het logisch dat ze wat zenuwachtig was. De lijk-schouwer, door de jaren heen chagrijnig geworden, had absoluut geen zin in studentjes die zich zouden bemoeien met zijn werk en alles wat hij deed zouden beoordelen naar de normen die ze pas geleerd hadden. Maar hij had de perfecte oplossing gevonden, dacht hij. Schappen vol met alle soorten en maten zakken staarden haar verlaten aan. Ze zuchtte diep en bedacht dat ze dan evengoed achter de banken kon zitten.

Na een paar uur rijen zakken ordenen, moest ze toch toegeven dat het best interessant was wat mensen allemaal bij zich hadden

op het moment dat ze stierven. Moest je bijvoorbeeld hier eens kijken; een beetje geld, een aantal papiertjes, twee verschillende, afgedragen handschoenen en een houtenstokje met een aantal inkervingen. Helemaal geen sleutels of identiteitspapieren zoals bij de meesten het geval was. Aan het einde van haar eerste stagedag liet ze zich thuis vermoeid in de zetel vallen, terwijl ze traag de post begon door te nemen. Zoals gewoonlijk zat er niets interessants tussen. Ze schonk zichzelf een glas fruitsap in en begon de krant door te nemen. Het glas bevond zich gevaarlijk dicht bij de rand van de tafel en uiteindelijk gebeurde het onvermijdelijke.

Ze stootte het glas van de tafel en fruitsap en glas verspreidden zich over de keukenvloer. Geërgerd begon ze de smeerboel op de keukenvloer op te ruimen en legde de glasscherven op een oude krant. Toen ze klaar was plooidde ze de krant met de scherven toe, maar plots werd haar aandacht getrokken door een foto van iets wat haar bekend voorkwam. Ze bekeek het aandachtiger en las dat er een of ander beentje vermist werd. De krant was al een paar maanden oud, dus twijfelde ze. Waarschijnlijk was het allang weer terecht, maar ze wou toch het zekere voor het

onzekere nemen. Daarom ging ze de volgende morgen op weg naar haar stageplaats met het krantenartikel in haar zak.

Morgen zou eindelijk bekend worden gemaakt wat het hof beslist had met betrekking tot de zaak rond het Ishango-Beentje.

Na wat zoeken vond ze de zak waarin ze dacht dat er iets soortgelijks inzat.

Verwonderd vergeleek ze de foto met wat zij in haar handen had. Het leek wel erg op elkaar. Tenslotte besloot ze dat een telefoontje naar het nummer dat in het artikel vermeld werd geen kwaad kon. Een verveelde stem stond haar te woord, maar dat veranderde al snel tijdens haar relaas. Nog diezelfde dag werd er iemand gestuurd om haar verhaal te checken. Een tweede telefoontje naar het Koninklijk Instituut voor Natuurwetenschappen volgde. Het stokje werd overgebracht, hoewel de bureaucratische rompslomp nog niet helemaal in orde was. Verheugd stelde men daar even later vast dat het wel degelijk om het verloren gewaande Ishango-Beentje ging. De wereld van de wetenschap slaakte een golf van opluchting met het nieuws dat het Ishango-Beentje eindelijk terecht was.

Niemand is er ooit achtergekomen wat het Ishango-Beentje bij de bezittingen van een dode zwerver deed. Het bleef een raadsel voor iedereen die erachter probeerde te komen, maar al bij al was men blij genoeg met het feit dat het Ishango-Beentje terug was waar het behoorde. In een museum waar iedereen het kon bewonderen.

*

Jeremy KNOPS

Le Mystère des pyramides enfin élucidé

Mon nom est John Stanley. Je consacre ma vie entière à l'Égypte depuis trente ans. Je vis principalement au Caire, mais Bruxelles reste malgré tout ma ville préférée. Ce mois d'octobre, je passe l'hiver en Belgique pour rendre visite à ma famille mais un peu de repos sera également le bienvenu. Un de mes meilleurs amis, Michel Grant, me parle depuis des mois du bâton d'Ishango, découvert au Congo en 1950 et qui est, selon lui, la plus ancienne calculatrice de l'humanité. Je veux passer au Musée des sciences naturelles avant d'aller au restaurant avec lui. Le téléphone sonne : un des chercheurs de mon équipe resté sur place en Égypte m'annonce qu'ils sont sur le point de découvrir tout un

nouveau complexe souterrain pas loin de la pyramide de Khéops. Je décide bien évidemment de le rejoindre sur-le-champ.

À peine suis-je arrivé à l'aéroport du Caire que quelqu'un vient me rendre compte des recherches et nous nous rendons immédiatement sur les lieux. Dans le complexe à peine découvert, une petite pièce avec des murs couverts de hiéroglyphes s'offre à nous. Les hiéroglyphes sont d'une complexité jamais vue auparavant et comportent également quelques formules mathématiques. Le récit représenté par les hiéroglyphes concernerait-il en réalité la technique de construction des pyramides ? Celui-ci étant bien évidemment écrit dans l'écriture traditionnelle des Égyptiens. Je recopie vite quelques symboles sur un bloc-notes car le flash de mon appareil endommagerait certainement ces murs vieux de quelques milliers d'années. Après avoir passé quelques heures avec mon équipe sur place, je me précipite vers l'avion car j'ai hâte de me retrouver dans ma bibliothèque et de me mettre au travail !

De retour dans mon appartement chaussée de Malines, je commence à analyser tous les documents récoltés et, dès le lendemain je projette d'admirer ce fameux bâton d'Ishango

en compagnie de Michel. Nos rencontres sont toujours très riches en discussions. Il doit sûrement avoir plein de choses à me raconter et à m'apprendre au sujet de son bâton. Ce soir, je vais l'inviter à venir boire un verre chez moi : ce sera l'occasion de lui montrer des documents qui, d'après moi, sont très intéressants. Et, en effet, Michel, à peine chez moi depuis une heure, s'est réellement passionné pour toutes mes recherches.

La soirée de samedi me restera certainement en mémoire. Il était environ onze heures, Michel scrutait attentivement des dessins et certaines formules que j'avais retranscrites lors de mon voyage en Égypte. Soudain, il pousse un cri: « Eh, John ! On retrouve le bâton d'Ishango à plusieurs endroits dans tes documents !! » Quelle surprise, et quel cadeau !! La clef qui me permettra peut-être de découvrir le secret de la construction des pyramides ! L'heure tourne et il est grand temps de reconduire Michel chez lui. Ensuite, je pourrai réellement me mettre au travail. Il m'a promis de m'amener demain à la première heure une réplique du bâton identique en tous points de vue à l'original.

Il reste de nombreuses interrogations sur les pyramides de la civilisation égyptienne.

Nous avons beau être entrés dans une ère technologique et moderne, ce n'est pas demain que nous arriverons à percer ces mystères. Rien qu'avec la force des bras, des jambes et de la tête, les Égyptiens ont réalisé des exploits incroyables. Beaucoup d'égyptologues avancent leurs propres théories personnalisées, mais aucune n'a été prouvée scientifiquement à ce jour. En ce qui me concerne, mon intention est de trouver réponses à ces nombreuses interrogations. Voilà pourquoi je consacre ma vie depuis trente ans à l'Égypte. Avant de me mettre au boulot, je téléphone vite à Michel afin qu'il ne dévoile rien à personne car les nouvelles vont vite et nombreux sont ceux qui, dans les prochains jours, découvriront peut-être la même chose que moi. Il est impératif que je me dépêche et que je m'empare rapidement de toutes les imitations existantes du bâton d'Ishango. Elles résident apparemment dans un coffre-fort chez Michel; il les utilise pour des conférences qui se déroulent dans diverses entreprises travaillant dans le domaine scientifique. Mais le téléphone ne répond pas chez lui ! Je décide alors de me rendre immédiatement à son domicile, mais au moment où j'enfile ma veste, je découvre un petit micro accroché à

l'intérieur d'une poche. Je suis sans aucun doute suivi depuis ma deuxième arrivée à Bruxelles. Cela ne m'inspire rien de bon pour Michel, qui sera mêlé à cette histoire jusqu'au bout maintenant. J'ai hâte d'arriver chez lui car la bande de malfrats qui a placé ce micro caché a sûrement planifié de se rendre place Meiser, au domicile de mon ami. J'ai souvent de bonnes intuitions et dois cette qualité à mon père, lui-même égyptologue. Il est malheureusement décédé avec ma mère lors d'un accident d'avion.

Michel est devant sa télé, comme d'habitude tous les samedis soirs. Je lui demande alors de passer la nuit chez moi. Lui expliquer rapidement ma théorie n'est pas chose facile, mais en plus devoir le supplier de prendre toutes ses répliques du bâton, c'en était trop pour Michel. Mais il est quand même tout excité à l'idée de me montrer son bâton et à l'idée qu'un groupe ou qu'une puissance étrangère s'intéresse à cette découverte.

Le seuil de la maison à peine franchi, une impression bizarre me saisit, comme s'il y avait une présence étrangère. Un homme mûr, d'environ quarante ans et de corpulence moyenne, est assis, là, dans mon salon, en train de fumer un cigare. Il est très poli et

m'explique calmement la raison de son intrusion dans mon domicile. Il nous fait une proposition de rachat de tous mes documents récoltés lors de mon dernier voyage en Égypte ainsi que d'une imitation du bâton d'Ishango. Pour moi c'est clair, il n'en est pas question ! Mais ça ne semble pas aussi évident pour Michel de refuser cette proposition de cinquante millions de francs belges pour une simple imitation de son bâton. Je demande à l'intrus de patienter quelques instants, pour que je puisse m'entretenir un petit moment avec Michel afin de discuter de cette proposition. Elle est alléchante, certes, mais contraire à tous mes principes. Il hésite très fortement mais je finis quand même par le persuader de me donner l'exclusivité de ses imitations. L'homme n'est évidemment pas très content de notre réponse, mais tant pis ! Il essaye en vain de nous convaincre, mais je sais maintenant que ni Michel ni moi n'accepterons cette proposition, même s'il la double ou la triple. Je le prie de bien vouloir s'en aller de chez moi. Il part, manifestement très mécontent. Je téléphonerai à la police dès le lendemain en l'informant de cet événement.

Le lendemain matin, trois heures après mon coup de téléphone au bureau central de

la police, ils m'annoncent qu'ils viennent d'arrêter quelqu'un à l'aéroport et me demandent si je veux bien aller vérifier sur place s'il s'agit de mon visiteur d'hier. Je me rends alors immédiatement à l'aéroport pour clôturer cette histoire. Michel qui, tout comme moi, commence à se lasser, m'accompagne à cette convocation. Je confirme aux agents de police que c'est bien lui qui nous a proposé cinquante millions de francs belges. Michel donne une version identique des faits, ce qui donne encore plus de preuves et plus de précision à notre témoignage. Notre homme risque au moins dix ans de prison, même s'il a le meilleur avocat du pays. Cette histoire enfin réglée, nous allons pouvoir réellement commencer à nous mettre au travail.

De retour à mon domicile, Michel insiste pour m'aider dans mes travaux et je peux difficilement lui refuser ça, juste après qu'il m'ait donné toutes ses imitations sans rien en échange. C'est vraiment la moindre des choses que d'accepter qu'il travaille auprès de moi. Rentrés à la maison, on commence d'abord par tout ranger car l'homme aux cinquante millions de francs belges n'est pas passé par là sans laisser de traces. Heureusement, je cache toujours consciencieuse-

ment mes documents lorsque je sors ! Je commence enfin à pouvoir étudier tranquillement mes notes autour d'une bonne tasse de café en écoutant un bon CD d'Elton John. Michel, de son côté, range, classe et trie toutes mes affaires. Tout se déroule bien, jusqu'au moment où je me rends compte que je tourne en rond... J'essaye de déchiffrer toutes ces formules et ces hiéroglyphes, mais je ne comprends pas comment ce mystérieux bâton peut me servir d'outil pour résoudre ces énigmes. Pourquoi est-il représenté à plusieurs reprises dans cet ancien texte égyptien ? Je demande alors l'aide de Michel et nous entamons des recherches approfondies.

« Michel, connais-tu quelque peu cette fameuse pyramide de Khéops qui inspire à la fois respect et admiration ?

- Non, John, éclaire-moi brièvement sur quelques données importantes.

- Pas de problème, Grant, écoute attentivement et prends note : la pyramide de Khéops mesurait à l'époque cent quarante-six mètres (aujourd'hui elle n'en mesure plus que cent trente-sept), sa base mesure deux cent trente mètres, la superficie de la pyramide est de quatre hectares et son volume est de 2

592 100 mètres cubes. Impressionnants ces chiffres, hein, Grant ?

Tout à fait, John, et c'est même, je pense, une des plus grandes merveilles architecturales de toute l'histoire de l'humanité... Ces extraordinaires monuments sont caractéristiques de la brillante civilisation égyptienne.

Il aura fallu vingt ans de dur labeur pour arriver au bout de sa construction et mille cinq cents ouvriers travaillant sans relâche. Une dernière donnée utile, c'est sans aucun doute le poids total de la pyramide, qui est de 5 200 000 tonnes. Un des plus grands mystères (si pas le plus grand) est la manière dont elle a été construite et les matériaux utilisés. De plus, comment ces matériaux ont-ils pu résister aussi longtemps ? »

Michel m'écoute toujours aussi attentivement, alors je continue à parler.

« On émet pas mal d'hypothèses actuellement dans le milieu au sujet de l'acheminement des blocs de pierres au sommet de la pyramide et la plus répandue est celle-ci : il y avait une rampe d'accès pour accéder à la pyramide, son inclinaison était de cinq pour cent, afin que, quand les ouvriers lâchent le bloc, ce dernier ne redescende pas

tout seul. Rien que ça, c'était déjà pas mal. Ces blocs que les Égyptiens acheminaient vers le sommet pesaient dix tonnes !! N'est-ce pas un réel exploit, Michel ? Essaye de ne pas m'interrompre, s'il te plaît, car une longue démonstration t'attend: en sachant que le poids total de la pyramide est de 5 200 000 tonnes, il ne reste plus qu'à faire une simple division ($5\ 200\ 000 / 10 = 520\ 000$ blocs de pierre). La physique leur permettait de calculer combien d'hommes étaient nécessaires pour acheminer le bloc vers le sommet. Ils calculent vraisemblablement d'abord les forces de frottement, qui sont plus ou moins de sept cents DNA, ensuite, ils calculent la force de réaction qui est, quant à elle, de cinq cents DNA. Et donc, pour connaître la force nécessaire pour tirer le bloc il suffit d'additionner la force de frottement et la force de réaction, ce qui donne pour somme mille deux cents DNA. Alors qu'ils estiment, ou qu'ils calculent, que l'effort moyen de traction d'un ouvrier est de trente DNA ou de trente kilos, ils peuvent désormais connaître le nombre d'ouvriers nécessaires à la traction du bloc en divisant les mille deux cents DNA par trente DNA, ce qui nous donne pour résultat quarante. Il faut donc quarante ouvriers pour tirer un bloc en

béton de dix tonnes jusqu'au sommet et chaque équipe en tire environ quatre par jour, ce qui nous amène à déduire qu'il faut compter à peu près deux heures par bloc. »

Michel me regarde toujours avec ses yeux grands ouverts, puis on se regarde tous les deux et je continue en lui racontant que des scientifiques font des recherches pour savoir comment ces Égyptiens arrivent à calculer de cette façon. On se dit exactement en même temps que le Congo est situé sur le même continent que l'Égypte : l'Afrique ! Beaucoup de choses peuvent bouger de place en plusieurs milliers d'années. La coïncidence est trop grande pour qu'on n'en tienne pas compte : d'abord le bâton est mentionné à plusieurs endroits dans les hiéroglyphes et les formules, donc cela prouve qu'ils connaissent ce bâton d'Ishango. Ils l'utilisaient donc vraisemblablement comme calculatrice pour leurs calculs réputés très difficiles à l'époque.

« Michel, je crois qu'on a les mêmes pensées au même moment...

– En effet John, ça doit provenir du temps où l'on travaillait beaucoup ensemble. On va découvrir quelque chose de très gros ce soir ?

– Oui, Michel, et je suis content de faire ça en ta compagnie. »

Je note tout scrupuleusement dans un carnet que je cache ensuite en lieu sûr. Maintenant, je me mets à expliquer à Michel les matériaux utilisés : je le préviens d'abord que c'est une hypothèse et je commence à lui expliquer la théorie qui tente de prouver que les Égyptiens utilisent pour la construction de leurs pyramides des agglomérats de calcaire reconstitués sur place, plutôt que des blocs de calcaire naturel transportés de l'autre côté du Nil. D'après l'hypothèse, le calcaire est d'abord désagrégé avec de l'eau. On obtient alors une espèce de calcaire boueux que les ouvriers mélangent avec de la chaux, du kaolin, de la vase et du Na_2CO_3 (carbonate de sodium des Égyptiens). On voit qu'ils ont des notions de chimie car ils mélangent les bons ingrédients, en bonne quantité, pour obtenir des matériaux qui résistent pendant des milliers d'années. Ils remplissent un seau de ce calcaire boueux pour le verser dans des moules faits de pierres ou de bois. Ces moules sont placés sur le côté des pyramides et notre calcaire est ré-aggloméré suite aux réactions géochimiques, c'est-à-dire les réactions chimiques de la roche. Tout se durcit pour former

des blocs en « béton » très résistants. Jusqu'à maintenant ce ne sont que des hypothèses. Les autorités ne nous permettent pas de forer au centre des blocs des pyramides pour prélever des échantillons (qui nous donneraient la nature exacte des matériaux).

Michel m'observe, fasciné, mais je constate que ses yeux sont lourds de fatigue. Enfin, alors qu'il se lève pour se diriger vers la salle de bains pour aller prendre une douche, je me penche sur une formule un peu plus longue que les autres, que je n'arrive pas à déchiffrer. En regardant très attentivement, je me rends compte qu'il y a des blancs dans cette formule, qu'il faut remplacer par un chiffre précis pour que le reste du calcul tombe juste. Je reste préoccupé par la relation du bâton avec ces équations et me mets alors à réfléchir pendant des heures sur des chiffres précis qui peuvent découler de ce bâton. Michel veut aller dormir, mais je le supplie d'attendre un peu et de réfléchir avec moi. Je lui explique la situation et, trente secondes après, il me dit d'une manière toute simple de remplacer les blancs par les dimensions du bâton. Mais bien évidemment, c'est ce qu'il faut faire ! Je remplace les blancs par la hauteur, le diamètre et le volume du bâton et tout mon calcul tombe

juste, des chiffres se simplifient et s'annulent. À la fin, j'obtiens une réponse précisant les proportions exactes du mélange de ce fameux ciment égyptien (jusqu'à ce jour inconnu), le temps et la température de séchage. Cette recette nous permet de confirmer notre hypothèse : ils utilisent des agglomérats de calcaire pour la construction de leurs pyramides.

Michel n'en revient pas de la responsabilité de son bâton d'Ishango dans cette très grande découverte historique. On peut à présent réellement expliquer cette intrusion dans mon domicile et l'intérêt énorme de l'homme mystérieux. Un profond sentiment de satisfaction m'envahit. Je m'assoupis, soulagé, dans mon vieux fauteuil préféré, et me prépare psychologiquement pour les grands moments de la carrière qui m'attend...

*

Arthur OOGHE

Le bâton d'Ishango

Le 5/7/3591

Cher Journal,

Aujourd'hui, c'est la première fois que j'écris sur tes feuillets, c'est aussi le premier jour, depuis que je t'ai reçu, où il se passe quelque chose qui sort de l'ordinaire : mes parents, ma sœur et moi sommes allés voir le musée de l'ancienne civilisation. J'y ai appris que, selon les chercheurs, environ quatre mille ans avant Protée, une civilisation primitive nommée « Beljik » vivait sur l'ancien site de notre pays, Protix, et que leur capitale, « Bruscel », se trouvait exactement au même endroit qu'Ishango, laquelle est, comme tu le sais, notre capitale. Ils pensent également que c'est à cause d'un grand cataclysme que cette civilisation a disparu. En fouillant, les ar-

chéologues ont trouvé un petit bâton qui, lorsque tu le passes sur une surface, laisse des marques ; ils estiment d'ailleurs que les « Belges » l'utilisaient pour écrire, ils ne devaient sans doute pas connaître les débiteurs, qui sont, au cas où tu l'aurais oublié, des feuilles qui notent tout ce qui leur est dicté. Étant donné que ce bâton a été trouvé à Ishango, on l'a surnommé « le bâton d'Ishango ».

Cette civilisation m'intéresse et, comme c'est les vacances, j'irai faire un tour demain sur le site de « Bruscel ».

À demain. Tàmpay.

Le 6/7/3591

Cher Journal,

Papa, maman et Sorpa (c'est ma sœur) partis, je grimpe sur ma TETRAT 4 et je fonce vers le centre d'Ishango où se situe le site de « Bruscel ». J'y arrive quatre microtemporels plus tard. Là-bas, je sors de mon sac mon imprimeur de paysage qui est, je te le rappelle, une petite boîte qui permet de copier sur une feuille un paysage, et j'imprime l'archéosite. C'est alors qu'un homme apparaît : il est l'archéochef et me dit qu'il m'a vu imprimer le paysage, qu'il est rare que des enfants de mon

âge s'intéressent à l'archéologie. Comme il n'avait pas beaucoup d'hommes sur le terrain, il m'a proposé de le fouiller avec eux ! J'ai immédiatement accepté. Il se présenta : il s'appelait Mordax. Par timidité, je n'osai pas lui révéler mon nom. Je m'apprêtais donc à fouiller mais il voulut d'abord me montrer les objets qu'ils avaient déjà trouvés. Par exemple : un petit objet qui permet de mesurer le temps en « secondé », « minuté » et « heuré ». Par un simple calcul, je découvris qu'un « minuté » valait environ un demi-microtemporel et qu'un « heuré » valait deux microtemporels. J'y vis également une machine où il faut **POUSSER SUR LES PÉDALES POUR AVANCER**, tu te rends compte ! Mais il était temps de repartir, car Sorpa allait bientôt rentrer. Je dis au revoir à Mordax et je me mis en route. Après être rentré, ce fut le train-train habituel : Sorpa rentre, les parents rentrent, le délicieux borsch de maman... et puis toi.

Tu sais, j'y ai bien réfléchi, d'accord ils n'étaient pas très avancés, mais je ne crois pas qu'ils étaient primitifs.

À demain. Tàmpay.

1.1.1.1

Le 7/7/3591

Cher Journal,

Cette journée fut la même que celle d'hier, jusqu'au moment où je suis arrivé là-bas : j'ai enfin pu commencer les fouilles. Ce n'est pas si facile qu'on le pense : aucun objet électromagnétique qui puisse nous aider. On doit donc fouiller avec les mains et de petites brosses, pour ne pas endommager les objets. Aussi n'ai-je rien pu trouver, à part des petites pièces rondes qui devaient sans doute servir dans le commerce. À la fin de la journée, je suis donc rentré un peu déçu dans l'archéocabane où tout le monde vient déposer les objets découverts. Heureusement, Mordax était là pour me consoler ! Ensuite, je suis reparti pour la maison, avec la ferme intention de faire mieux demain.

Il faut que j'arrête : maman est en train de monter pour vérifier que je suis bien en microhibernation.

Allez, salut ! À demain. Tàmpay.

1.1.1.2 Le 8/7/3591

Cher Journal,

C'est affreux : arrivé sur l'archéosite, j'ai aperçu Mordax, fou de rage. Je suis allé à sa rencontre et il me prétend que la moitié des objets découverts ont été volés. Il a ajouté que les membres du B.F.P.H.G. (le Bureau fédéral pour la protection des honnêtes gens) avaient trop de travail ces temps-ci et qu'ils ne pouvaient pas s'occuper de l'affaire. Les fouilles ont repris trois megatemporels plus tard et, lorsque la journée s'est terminée, Mordax a pris soin d'installer une alarme dans la cabane.

À demain. Tàmpay.

1.1.1.3 Le 9/7/3591

Cher Journal,

Ce n'est pas croyable : l'autre moitié des objets a également été dérobée. Les archéologues, enragés, avaient décidé d'arrêter les fouilles mais, grâce à la diplomatie et au charisme de Mordax, ils ont accepté de se remettre au boulot. En rentrant, je me suis mis à réfléchir sur l'affaire et, soudain, j'ai réalisé que le voleur devait sûrement être un des archéo-

logues : l'alarme n'avait pas fonctionné ! Je crois que je vais aller faire un tour sur l'archéosite cette nuit.

À tout à l'heure. Tàmpay.

Rebonjour,

Je vais te raconter en détails tout ce qui s'est passé après que mes parents sont allés se coucher. Je me suis levé, j'ai mis dans mon sac mes jumelles, mon amplificateur de voix et mon DB (détecteur de bruit), je me suis habillé tout en noir et je suis parti. Là-bas, tout me parut calme. J'ai mis mon DB en route. Rien de suspect à l'horizon. Normal, il n'était que vingt megatemporels après solmax (moment où le soleil est le plus haut dans le ciel).

Quatre megatemporels plus tard, tombant de fatigue, j'étais prêt à rentrer quand mon DB sonna. Ce qui est génial avec ces engins-là, c'est qu'ils précisent même le type de bruit : et, là, c'était des pas. J'ai donc sorti mes jumelles et je les ai pointées en direction de la cabane. Une ombre s'en approchait effectivement. Il ne fallait pas perdre de temps : j'ai saisi mon amplificateur de voix, j'ai appuyé sur le bouton et j'ai entendu une petite sonnerie ! Je l'ai immédiatement reconnue : la batte-

rie était plate. En un éclair, j'ai attrapé mon BD, je lui ai arraché sa batterie pour la brancher sur mon amplificateur de voix. J'ai repris mes jumelles mais je n'ai plus vu personne; j'avais beau regarder autour de moi, je n'ai plus vu personne. Je suis donc rentré bredouille, en rageant sur cette fichue batterie. J'irai faire part de mes déductions à Mordax demain.

À demain. Tàmpay.

1.1.1.4 Le 10/7/3591

Cher Journal,

Aujourd'hui, quand j'ai parlé à Mordax de mes suspicions concernant un des archéologues et que je lui ai raconté mes aventures d'hier, il a paru étonné. Je me dis qu'il a une confiance aveugle en ses hommes. Mordax ne me croyant pas, j'ai décidé de retourner sur le site ce soir, pour trouver une preuve de ce que j'avance. Et c'est ce que j'ai fait. Équipé comme hier, mais muni d'une batterie rechargée. J'ai attendu huit megatemporels mais personne n'est venu. C'est sûr, maintenant, c'était un archéologue et il a certainement entendu ma conversation avec Mordax. J'espère que, cette fois, il me croira.

À demain. Tàmpay.

1.1.1.5 Le 11/7/3591

Cher Journal,

Mordax est décidément plus têtu qu'une mule : il refuse vraiment de voir la vérité en face ! Néanmoins, aujourd'hui est un jour formidable : j'ai découvert deux squelettes de « Beljes ». Il y a quelques différences entre eux et nous : ils ont deux doigts de moins par mains, leur cerveau est légèrement plus petit que le nôtre, mais qu'est-ce qu'ils sont petits ! Bon revenons à nos moutons : je n'irai pas inspecter ce soir, sinon je n'aurai plus assez de force pour me lever le matin.

À demain. Tàmpay.

1.1.1.6

Le 12/7/3591

Cher Journal,

Ce n'est pas croyable : les vols ont repris ! Mais pendant la pause, en jetant un coup d'œil dans la cabane, j'ai aperçu un petit bout d'étoffe. Je l'ai ramassé et, pendant une bonne partie de la journée, j'ai essayé d'identifier à qui il appartenait. Mais

aucun archéologue ne portait un habit de la même couleur. J'étais désespéré, lorsque je croisai le nouveau surveillant du site, Sandëy, un homme un peu brutal mais qui, d'après Mordax, fait bien son boulot. J'ai remarqué alors qu'il manquait un morceau de son uniforme et que celui que j'avais eu en main avait la même couleur. Tout le reste de la journée, j'ai suivi ses faits et gestes. Ce qui m'a étonné, c'est que la plupart de son temps, il le passe avec Mordax et que, lorsque je voulus parler de Sandëy à Mordax, celui-ci est devenu presque agressif. J'y retournerai donc ce soir pour éclaircir un peu cette histoire.

À plus tard. Tampray

Me revoilà !

Tu ne vas peut-être pas me croire, mais lorsque mon DB a sonné, il n'y avait plus seulement une personne, mais deux. Cette fois-ci, au lieu d'essayer d'appeler de l'aide, je les ai observés, bien décidé à savoir ce qu'ils faisaient des objets récoltés et où ils les transportaient. Je les ai vus porter toutes les pièces vers une des parois rocheuses qui entouraient les fouilles et appuyer en un endroit bien pré-

cis de la paroi : une porte de pierre s'est ouverte, révélant leur cachette, où j'ai aperçu les squelettes « belges ». Ayant tout déposé, ils sont repartis aussi rapidement qu'ils étaient venus. Je montrerai ma découverte à Mordax demain et il verra qui est le plus fort.

Tàmpay

1.1.1.7 Le 13/7/3591

Cher journal,

Je viens de faire une découverte décisive : je sais qui a tout organisé, mais d'abord je vais te raconter ma journée. Tu te rappelles ce que je t'ai dit hier : eh bien, je suis allé trouver Mordax, mais lorsque j'ai voulu lui parler, il m'a présenté les deux autres nouveaux surveillants qu'il avait engagés. Un peu plus tard, je l'ai aperçu, en compagnie de Sandëy et des deux nouveaux surveillants, devant la paroi creuse. J'ai alors eu comme un doute. J'ai essayé d'écouter leur conversation mais je n'en ai entendu qu'une phrase :

« Ce soir, c'est la dernière : vous apporterez le transporteur. »

Et c'est Mordax qui avait parlé. J'ai donc compris que c'était lui qui avait tout manigancé, qu'il savait pour l'alarme et que j'avais été

idiot de tout lui raconter. Mais cette nuit, je me vengerai à ma manière pour s'être payé ma tête en me proposant de fouiller comme par gentillesse, alors qu'il se servait de moi pour donner le change ! J'ai ma petite idée sur la méthode à employer. Je vais te laisser : il faut que je prépare tout pour ce soir.

Tàmpay

1.1.1.8 Le 14/7/3591

Cher journal,

Ça y est : ce voleur est sous les verrous. Je t'avais dit qu'il me le paierait !

De plus, j'ai eu droit à une petite surprise...

Mais ne sautons pas d'étapes, je vais d'abord te raconter la nuit d'hier. Cette fois-ci, j'avais deux sacs pleins à ras bord : bien évidemment mon DB, mon amplificateur de voix et mes jumelles. Mais aussi : trois lampes de poche, trois perches, un déformateur de voix, un micro sans fil, deux micro baffles, un téléphone portable, deux sacs en papier et une télécommande universelle. Ainsi « armé », j'ai essayé de partir le plus tôt possible, mais je ne pus y aller avant dix-neuf mégatemporels après solmax. Arrivé là-bas, j'ai installé mon matériel sur trois points en hauteur qui étaient

relativement éloignés les uns des autres et pas trop près de l'endroit où ils arrivaient habituellement. J'ai réussi à installer les perches verticalement avec les trois lampes de poches attachées en leur parties supérieures et dirigées vers la cache; à côté de deux des perches, chaque fois, un micro baffle. J'ai branché la télécommande universelle sur les lampes de poche, et le micro sans fil aux micro baffles. Je me suis ensuite posté près de la perche sans baffles avec le reste des objets. Seulement cinq microtemporels après, mon DB s'est mis à sonner : la fête allait commencer !

Comme tu l'as deviné, ils n'étaient que quatre. J'ai attendu un peu, puis j'ai allumé les lampes de poche à l'aide de la télécommande universelle, j'ai ensuite mis en route le micro et le déformateur de voix qui était mis sur le mode le plus grave. J'ai crié alors, comme je l'avais vu à la visionnaire (machine qui permet de voir des images suivies qui font une histoire) :

« Que personne ne bouge, vous êtes cernés ! »

Les voleurs entendirent ma voix, déformée grâce au micro et aux baffles.

Je lançai ensuite :

« N'essayez pas de vous échapper, nous sommes armés ! »

Pensant que c'était du bluff, ils commencèrent à se sauver. Ayant prévu cette éventualité, j'attrapai un des sacs en papier, je le gonflai et le fis éclater devant le micro. Je criai immédiatement :

« C'était un tir dans le vide, mais, la prochaine fois, nous ne raterons pas notre cible ! »

Ils réagirent tout autrement que je ne m'y attendais : pris de panique, en effet, ils se réfugièrent dans leur cache.

C'est alors que je décidai d'appeler le B.F.P.H.G. Il ne leur fallut pas plus de deux microtemporels pour arriver et ils n'eurent plus qu'à cueillir les malfaiteurs. Ils appelèrent ensuite mes parents. Ceux-ci me passèrent un savon pour avoir pris autant de risques. Ensuite, je dus faire ma déposition dans les prestigieux locaux du B.F.P.H.G. J'y appris que les objets étaient destinés à être vendus à un richissime habitant de Neutrix.

Et ce matin, j'ai enfin pu rentrer pour me reposer. Mais ma microhibernation ne fut pas de longue durée : vers un mégatemporel

avant solmax, le téléphone a sonné : c'était la Confédération des archéologues. Ils voulaient me remettre la Croix du grand fouilleur, pour me remercier de leur avoir permis la récupération des objets volés.

Comme tu vois, donc, cette journée aura été bien chargée !

Je te réécris lorsqu'il y aura du nouveau.

Tàmpay

*

Raphaël SENTJENS

Autour d'Ishango

Quelle barbe ! Puisqu'il était le plus jeune journaliste de la rédaction, c'était encore à lui de réaliser un reportage sur un concours d'écriture destiné aux jeunes, intitulé « À vos cyberplumes ! ».

« N'importe quoi ! », se dit Pierre Cortot. Décidément, on mélangeait allègrement l'informatique, les plumes et la préhistoire.

Ce concours-ci évoquait un os, celui d'Ishango, exposé au Musée des sciences naturelles de Belgique.

Enfin ! Consolation : il retournerait avec plaisir voir un musée auquel il avait été infidèle pendant plus de vingt ans. Il irait dès le lendemain voir ce bâton d'un peu plus près.

Mardi 10 heures... Musée des sciences naturelles...

Devant le musée avait lieu un beau remue-ménage : une vingtaine de policiers ainsi que des voitures avec gyrophare occupaient les abords.

« Il ne manquait plus que cela, pensa Pierre, un dinosaure se serait-il sauvé ? »

Il se dirigea vers l'entrée et fut directement interpellé.

« Accès interdit, Monsieur ! Un vol a été commis ce week-end.

– Ah, bon ?

– Oui, le bâton d'Ishango a disparu. »

Voilà qui réglait la question du reportage !

Mardi 14 heures 30... Musée des instruments de musique...

Inauguration d'une nouvelle salle au Musée des instruments de musique. Cela ferait tout au plus quatre lignes dans le journal. Enfin, c'était toujours mieux que rien.

Pierre alla d'abord revoir le clavecin sur lequel son père avait joué jadis; Léo Cortot était un organiste célèbre. Le clavecin était ouvert... étrange ! ?

Pierre enjamba discrètement le cordon qui le séparait de l'instrument et jeta un coup

d'œil à l'intérieur. Il en resta ébahi : là se trouvait l'os d'Ishango !

Sans réfléchir, il le subtilisa et le glissa dans sa poche...

Mercredi 10 heures 15...

Devant l'écran de son ordinateur, Pierre consultait un site d'information sur le bâton d'Ishango. Une question le taraudait depuis des heures : pourquoi avoir déposé ce bâton au Musée des instruments de musique ? Et si c'était un message ? Mais lequel ? Se pourrait-il que cet os soit non seulement un boulier compteur, mais également un instrument de musique ou une partition ?

À quoi pouvaient donc correspondre ces barres gravées dans l'os ?

Et si cela représentait des intervalles à partir de la note do ? Quatre barres vaudraient une quarte : une quarte à partir du do, cela donnait fa ; un intervalle de huit notes donnait un do une octave plus haut, une quinte donnait sol, etc.

Bientôt, Pierre se retrouva devant une mélodie. Il ouvrit son programme de composition et l'enregistra, ensuite il imprima la partition...

Mercredi 22 heures — Sainte-Gudule...

Sous prétexte de répéter sa dernière création musicale, Pierre avait emprunté à son père les clefs de la cathédrale. Utile d'avoir un père responsable des grandes orgues d'un lieu aussi prestigieux !

Il s'assit au clavier et fit résonner les premières notes de la mélodie imaginée à partir du bâton...

Il crut entendre un bruit d'eau qui coulait. Il se retourna. Il n'y avait rien !

« Je rêve », se dit Pierre. Il continua à jouer, et, soudain, le bruit s'intensifia, jusqu'à devenir un assourdissant vacarme de chute d'eau. Il se retourna à nouveau et découvrit un mur gigantesque d'un liquide turquoise qui obstruait la voûte la plus proche.

Hypnotisé, il se dirigea vers ce mur, le toucha et s'y enfonça jusqu'à réapparaître de l'autre côté ! Immense silence. Rien ne semblait changé et pourtant Pierre éprouva un trouble incompréhensible : le mur avait disparu ! Pierre étouffait. Il sortit pour respirer.

Mercredi... heure, année, date indéterminée...

Il se trouvait sur une immense plate-forme.

Quelques personnes se hâtaient vers des voitures amarrées au-dessus d'un vide qui semblait infini.

Dans quel film était-il tombé ? «Le cinquième élément» ? «Star Wars» ? «Star Trek» ? «Stargate» ? Il n'en savait rien.

Une armée d'immeubles gigantesques défiait le ciel et sur l'un d'eux il lut : «27.10.2156».

« C'est un cauchemar ! Je vais me réveiller ! balbutia-t-il à haute voix.

– Pardon ? », entendit-il derrière lui.

Il se retourna brusquement et considéra son interlocuteur. C'était un homme jeune, de forte carrure, habillé d'un complet bleu sur lequel on pouvait lire «Taxi de la ville de Bruxelles» en lettres jaunes.

« Puis-je vous conduire quelque part ? », interrogea l'employé.

Pierre le dévisagea.

« Euh, oui..., réussit-il finalement à articuler, oui ! ... au 277 de la chaussée de Charle-roi, à Saint-Gilles, s'il vous plaît. »

C'était là que, normalement, Pierre habitait.

« C'est bon, montez », dit le taximan.

Et Pierre grimpa dans un véhicule très aérodynamique, sans roues et de couleur jaune. Il sentit soudain une violente accélération et s'écrasa contre le siège arrière.

Il boucla instinctivement son « harnais » de sécurité et se pencha en avant, juste assez pour distinguer le tableau de bord plein de lumières; une inscription clignotait en rouge : 252 km/heure !

Soudain, le taxi s'immobilisa pour laisser passer un monorail lancé à toute allure.

Pierre put lire « Ligne 91 ». Puis le véhicule accéléra de plus belle, monta en altitude, passa au-dessus d'une voie de circulation perpendiculaire et suivit la direction indiquée sur un panneau : « Sortie 214 – Avenue Louise ».

De grandes enseignes éclairaient le ciel comme des phares. Le taxi bifurqua et, bientôt, s'immobilisa devant un gratte-ciel.

« On est arrivé », déclara le taximan.

Pierre ne reconnut strictement rien. La panique le submergea.

« On est bien à Bruxelles, ici, demanda-t-il ?

– Oui, pourquoi ? »

Pris d'une soudaine inspiration, il reprit :

« Y a-t-il un musée des sciences naturelles ?

– Évidemment ! Vous débarquez, ma parole !

– Alors, ayez la gentillesse de m'y conduire. »

La course folle recommença. Et, soudain, Pierre aperçut l'Atomium, mais perché sur un immeuble d'une hauteur hallucinante ! En dessous, le musée !? Il ne semblait pas avoir beaucoup changé... Pierre paya sa course en euros.

« Tiens, s'exclama le taximan, mais ces billets sont tout neufs !

– Ben... oui, et alors ? rétorqua Pierre.

– Oh ! rien, mais depuis le temps qu'on les utilise... »

Pierre marcha jusqu'au guichet, demanda une entrée et pénétra dans un vaste parc où se trouvaient divers bâtiments...

... Soudain, un rugissement terrible retentit !

Le jeune homme se retourna, stupéfait, et vit une immense cage sur laquelle était accrochée une pancarte :

« *Tyranosaurus Rex – appartenant au Jurassique.*

Don de Sa Majesté Albert IV »

Pierre était venu dans le but de retrouver le bâton d'Ishango, de reprendre note de la mélodie et de la rejouer en la cathédrale Sainte-Gudule. Il pensait ainsi pouvoir revenir à son époque.

« Mais ! se dit-il tout à coup. J'ai ce bâton dans ma poche ! Où avais-je la tête ? »

Il se précipita dehors et aperçut un bus de quatre étages ! Il lui fit un signe et l'impressionnant transport s'arrêta à sa hauteur... portes ouvertes...

« Passez-vous par la Grand-Place ? demanda Pierre.

– Bien sûr ! Vous êtes sur la ligne spéciale touristes qui relie les lieux importants du patrimoine. »

Pierre monta et eut l'impression de voir le monde entier. Il y avait là des gens venus des quatre coins du monde, de toutes nationalités et de toutes ethnies...

Arrivé sur la Grand-Place, il descendit. Rien n'avait changé ! Les splendides maisons des corporations ceignaient toujours l'Hôtel de

ville. Même le marché aux fleurs existait encore ! Pierre s'aventura dans les ruelles aux alentours et vit un escalator qui conduisait jusqu'à Sainte-Gudule...

Il enjamba les marches deux par deux et se précipita à l'intérieur : le lieu sacré était désert !

Il monta et s'assit au clavier des grandes orgues. Pierre entama la mélodie qu'il avait reconstituée à partir du bâton... mais rien ne se produisit.

Il la rejeta encore et encore, sans résultat. Pierre était désespéré. C'est alors qu'une idée lui vint :

« Et si je jouais une octave plus haut ? »

Il essaya... Tout à coup, dans un grondement assourdissant, apparut le mur ! Il s'engagea en hâte au travers et sortit ainsi de la cathédrale...

... Il était à nouveau sur une plate-forme, les gratte-ciel lui semblèrent encore plus hauts, les véhicules qui circulaient allaient encore plus vite et ressemblaient à des fusées. Il se tourna vers l'endroit où il avait lu la date la première fois et vit sur le panneau : «27.10.2306» !

« Oh non ! Oh non ! » paniqua-t-il. Catastrophé, il retourna précipitamment dans la cathédrale, se força à se calmer et réfléchit :

« Il semblerait que plus je joue la mélodie dans les aigus et plus j'avance dans le temps... je vais donc essayer de la jouer dans les graves. »

Il l'interpréta deux octaves plus bas. Le mur réapparut, il le traversa et sortit...

Avant même de regarder autour de lui, il éprouva la certitude qu'il n'avait pas retrouvé son époque... une odeur vague mais tenace lui emplit les narines : un mélange de crottin, de feu de bois et d'égouts remplaçait celle des pots d'échappements...

Bruxelles lui apparut étrangement calme... sur le parvis déambulaient des couples curieusement vêtus : les dames en robe longue, les messieurs en complet veston et chapeau boule... Pierre descendit quelques marches et perçut les moqueries des badauds. Ses oreilles vibraient, emplies de mille bruits : sonnettes, clochettes, cris de marchands, claquements de sabots, rires d'enfants qui jouaient en pleine rue... pas une voiture, tout au plus quelques charrettes et plus loin... un

tram... mais tiré par des chevaux ! Une petite musique naquit dans la tête de Pierre :

- *C'était au temps où Bruxelles chantait*
- *C'était au temps du cinéma muet...*
- *Place de Brouckère, on voyait des vitrines*
- *Avec des hommes, des femmes en crino-line...*

« Sacré vieux Jacques, on ne t'oubliera jamais ! »

Pierre se mit à rêver, à réfléchir au « bon vieux temps » comme disait son grand-père...

« Trop bas ! J'ai joué une octave trop bas ! »

Il se précipita à l'intérieur de la cathédrale et retourna au clavier des grandes orgues... Il respira profondément... Ses mains tremblaient... C'était peut-être sa dernière chance... Les premières notes résonnèrent, solennelles... Et puis le mur... il se précipita au travers... et se trouva à nouveau sous le porche de Sainte-Gudule.

Au loin circulaient des trams, des bus et... des voitures à quatre roues... ! Gagné ! Il vit le panneau « Métro » et il descendit... Cette fois il en était sûr, tout était comme avant. Pierre re-

trouva ses marques et reprit le trajet habituel... Gare Centrale... Arts-Loi... Clémenteau... Louise... Pierre était rassuré. Il sortit du métro, monta dans le 91, direction Stalle, descendit à Ma Campagne.

Il marcha un peu étourdi, longea les façades familières et retrouva avec soulagement sa maison.

Il introduisit sa clé dans la serrure... la porte s'ouvrit... et il entendit :

« Pierre ! C'est à cette heure-ci que tu rentres ? Qu'est-ce que tu as fait toute la nuit ? Ton père et moi étions fous d'inquiétude. Ton journal a téléphoné. Tu es chargé de couvrir la disparition inexplicable d'un objet rare au Musée des sciences naturelles, une sorte de bâton... »

*

Quentin SOHET

Magnétique story

Un aimant, un gigantesque aimant, voilà le principe du tout nouvel ascenseur de la tour Ishango. Un concept vraiment révolutionnaire, un moteur qui n'a besoin d'aucun apport d'énergie ! Après l'électricité, l'hydrogène, le vent, le soleil, voici l'énergie qui est cachée depuis la nuit des temps dans les aimants permanents. Depuis la pression du bouton jusqu'à la mouvance de la cabine, tout est magnétique, simplement magnétique... Enfin, simplement est un bien grand mot, quand on pense aux milliers d'ingénieurs qui se sont penchés sur le problème de la propagation, de la conduction de l'énergie magnétique permanente. Cet ascenseur est devenu une référence de la modernité : sa cabine, respirant encore le neuf, est tout ce qu'il y a de plus confortable, les murs sont en verre inso-

norisé, une délicieuse musique chargée de détendre les gens est diffusée en continu, de superbes poufs (création d'un célèbre designer milanais) attendent le séant des employés et, chose exceptionnelle, l'aspirateur-cendrier fonctionne correctement et ne laisse aucune odeur après usage. Bref, dans cet ascenseur, toutes les conditions de relaxation sont présentes; en fait l'idée même de prendre l'ascenseur devrait faire sourire n'importe quel humain normal.

La Villette n'a qu'à bien se tenir : le tout nouveau Musée des sciences de Bruxelles (le MSB) culmine à mille mètres ! Il est troisième dans le classement des plus hautes tours de notre monde. Mais il est également novateur dans son architecture : une reconstitution fidèle du bâton d'Ishango, un des premiers moyens de calculer ! Grande valeur symbolique que celle-ci ! On peut en fait dire que le MSB est à présent le poumon de toute la communauté scientifique européenne, le centre nerveux des plus grandes expériences en matière de biologie, de physique ou de chimie. Sa conception a été minutieusement réfléchie et aucun scientifique ne pourrait s'en plaindre. Les laboratoires, équipés d'un matériel de pointe, sont situés sur le diamètre des cent

premiers étages de la tour; en tout, ils sont deux cents à se chevaucher autour de la place d'honneur occupée par l'ascenseur magnétique. Le reste de la tour n'est constitué que de cellules administratives et d'un réseau tentaculaire d'archives informatiques : des milliers d'ordinateurs sont alignés le long des murs, attendant un traitement de la précieuse information contenue dans leur disque dur.

Il y a un certain temps (environ trois cents ans pour être précis), il aurait été hors de question de bâtir un building aussi élevé que celui-ci à Bruxelles. En l'an 2000 (nous sommes en 2317 pour ceux qui l'auraient oublié), la ville ne comptait pas plus d'un million d'habitants... Lorsque les deux millions ont été franchis, la ville a commencé à s'élever, les habitations tout comme les bureaux. Des quartiers entiers ont été rasés par de monstrueuses machines; en quelques semaines, des milliers de constructions disparurent au profit de nouvelles habitations, toutes identiques : des appartements luxueux et novateurs, dotés de tous les derniers gadgets sortis sur le marché (des toilettes dotées d'intelligence artificielle aux robes auto-nettoyantes). Malheureusement, la restructuration intempestive des quartiers n'a pas fait

que des heureux et l'Occident a connu de grands mouvements sociaux tout au long de ces derniers siècles. Les gens aspirant à des maisons dont ils puissent faire le tour complet sont en effet sortis dans la rue, réclamant le bout de terre campagnarde nécessaire à la réalisation de leur rêve. Il leur en aura fallu du temps pour admettre la disparition de la campagne et l'exportation des grandes cultures européennes vers le continent africain et l'Asie centrale...

Maintenant, la population a quadruplé depuis le passage au nouveau millénaire, de nouveaux concepts ont été adoptés et assimilés; rares sont les buildings de moins de cent étages et même les hauts lieux culturels se sont adaptés, en s'élevant à leur tour. Ainsi, l'hôtel de ville est un bâtiment ultramoderne de cent cinquante étages reposant sur une base ancienne, conservée comme patrimoine de l'histoire de la région bruxelloise.

Ce matin-là, un employé devait utiliser l'ascenseur, seul moyen de s'envoyer en l'air, pour aller à son bureau. Il poussa donc sur le bouton, patienta le millième de seconde nécessaire à la force magnétique pour atteindre le moteur, ainsi que les trente secondes pour permettre à la cabine de descendre. Un peu

déçu par ces performances temporelles trop longues, il monta dans la pièce, qui ne tarda pas à se refermer, l'emprisonnant dans ses entrailles. L'ascension commençait à peine son mouvement que notre homme décida de consacrer un peu de son temps précieux à réfléchir. Dans l'ensemble il était satisfait, ne se plaignait pas de sa condition : célibataire, un appartement en ville, un job comme secrétaire dans la tour Ishango...

Il en avait assez de réfléchir, les neurones chauffaient déjà sous ses méninges visqueuses.

De toute façon, le temps perdu par la cabine à descendre était largement récupéré par la vitesse de montée. À peine avait-il eu le temps de réfléchir qu'il était déjà au niveau de son bureau, étage 178. Il remit son costume bien en place, avant de s'asseoir sur la chaise ergonomique, la même qui lui était allouée depuis bientôt quinze ans. Quinze années passées sur ce même support qui, au fond, n'était qu'un tas de ressort, de métal et de tissu; mais c'est bien ce tas, ce petit tas de choses banales qui lui avait permis de conserver son dos bien droit, il se devait donc d'avoir un minimum de respect envers son fidèle destrier. C'est pourquoi il s'installa très

calmement à son bureau, sans brusquer sa meilleure et seule collègue de travail.

Comme tous les matins, les instructions lui parvenaient au moyen d'un projecteur qui diffusait les informations sur la vitre faisant donc office d'écran. Ce matin, les attentes de l'employeur étaient un peu particulières : «URGENT : retrouver la bâton d'Ishango que nous savons perdu entre les 175 et 195e étages ! Il aurait disparu lors d'un transfert vertical vers le sommet dans le réseau intercommunautaire du transport d'objets de type fédéral ou culturel de la ville de Bruxelles. Attention, il est probable que l'objet symbolique et d'une valeur inestimable ait changé de réseau suite au supposé problème technique. Vous êtes un bon employé, c'est pourquoi vous avez été choisi pour cette mission, qui doit absolument rester secrète, sous peine de créer la panique.». Ces machines ont vraiment une drôle de manière de s'exprimer, elles se veulent toujours si... formelles et professionnelles.

Pourquoi choisir le plus simple des secrétaires pour ce boulot ? C'est révoltant ! On ne reconnaît même plus nos compétences disciplinaires ! D'un autre côté, l'aventure tentait assez bien l'élu de la société, il était juste

inquiet à cause de la taille de l'espace à inspecter : tous les bureaux sur vingt étages, tous les réseaux de transport d'objets (fédéral, culturel, privé, européen etc...), la tâche prendra beaucoup de temps. Le problème de la mobilité humaine n'est pas encore réglé que l'on crée déjà un système de mobilité rapide pour les objets (un genre de poste améliorée). Ces réseaux sont donc un ensemble de tubes électromagnétiques qui « tractent » le courrier, lui-même porteur de pastilles aimantées. Le magnétisme est donc omniprésent dans notre société ainsi que les tumeurs au cerveau (heureusement soignées par rayons magnétiques).

Son investigation commença dans son propre bureau. Il fouilla chaque recoin, regarda partout : sur le bureau, sous le bureau, dans le bureau, dans chacune des boîtes réceptrices propres à chaque réseau, ainsi que dans sa bibliothèque d'archives et de courrier.

Les gouttes de sueur perlaient déjà à son front, alors que cela ne faisait que vingt minutes qu'il était au « travail ». Sa respiration s'accélérait rien qu'en imaginant les conséquences d'une telle perte pour l'humanité : tout le système mathématique ne posséderait plus de référence originelle. Depuis la réforme

totale des mathématiques, le bâton d'Ishango est en effet la base même de toute opération mathématique. Il nous est d'ailleurs toujours impossible d'imaginer comment des hommes préhistoriques ont pu mettre au point le fondement de ce système. Certaines hypothèses prétendent que des extraterrestres auraient déposé le bâton en vue de « pulser » l'évolution humaine, mais, là, nous rentrons dans la science-fiction...

Il n'en était donc qu'au début de son enquête que, déjà, le découragement et son imagination débordante prenaient le dessus. Il décida donc de s'asseoir et de souffler un peu. Il s'installa sur sa bonne vieille compagne, qui lui avait déjà rendu plus d'un service ! Il souffla, posa les jambes par terre et commença à se faire glisser partout dans son bureau, comme un enfant.

Lors d'une expédition trop rapide sur son siège à roulettes, l'employé du MSB renversa la seule et unique fausse plante verte et, malgré tout ses efforts, il ne put l'empêcher de choir sur le sol et de déverser le peu de terre factice que le pot en polyester contenait.

De plus en plus découragé, il se mit donc à ramasser la terre à l'aide de ses deux mains unies, comme s'il buvait de l'eau dans une

fontaine. L'eau de cette fontaine n'apporta pas autant de bienfaits que celle de la fontaine de jouvence, mais elle marqua tout de même le terme d'une enquête qui s'annonçait longue et pénible : le bâton d'Ishango était là !

Une musique joyeuse résonnait dans la pièce, les lumières étaient accueillantes et se diffusaient partout. L'homme pleurait à chaudes larmes, tellement heureux d'avoir enfin réussi quelque chose de conséquent dans sa vie.

Sur les vitres, en couleur, était gravé un long message : « BRAVO ! Vous venez d'obtenir une augmentation ! En effet, vous avez réussi votre test avec brio et êtes promu comme secrétaire de deuxième catégorie. Vous êtes le seul sur 173 candidats à avoir commencé par la fouille de votre propre lieu de travail, tous les autres ont commencé par l'étage 175, sans se poser de questions sur leur implication dans cette affaire. Cinquante personnes se sont suicidées en découvrant le bâton dans leur bureau, les autres sont pour la plupart en restructuration mentale ou révoltés (et donc virés). Veuillez prendre possession de votre bureau, (numéro 7489, étage 188) et rapporter prestement le bâton

d'Ishango au conservateur du musée, dernier étage. »

Un voyage supplémentaire vers les étoiles semblait s'annoncer pour le nouveau secrétaire de deuxième catégorie. Il poussa donc sur le bouton d'appel, patienta, rentra dans le sanctuaire du modernisme et, enfin, demanda à haute et intelligible voix : « Les quartiers du conservateur ». La cabine monta très vite vers sa destination et l'atteint sans difficultés. Les portes ne s'ouvrirent pas sur le cabinet du conservateur, vaste pièce remplie de fumée et offrant un panorama incomparable de la ville et de ses alentours.

Depuis la naissance de la terre, celle-ci connaît périodiquement de gros troubles magnétiques : en effet, à intervalles réguliers, les pôles nord et sud de notre bonne vieille planète s'inversent ! Aucun des milliers d'ingénieurs n'auraient pu penser à ceci ! Maintenant que c'était arrivé, tout était dérégulé dans cette société où le magnétisme occupe une place des plus importantes.

Le secrétaire, décidément impatient, ne tenait plus en place et s'exclama : « Tout ce temps perdu pour déposer un bâton chez le conservateur ! »

Jamais, dans d'autres circonstances, il n'aurait osé parler du bâton ainsi, mais, là, il perdait tout de même beaucoup de temps et n'avait pu s'empêcher de le critiquer.

L'ascenseur, bête très intelligente, ne manqua pas l'ordre donné et, pensant être au sol, lança sa folle machine vers les quartiers du conservateur. Ce qui suivit était impensable : la force magnétique combinée à l'attraction terrestre propulsa la cabine vers le vrai sol (pas celui de l'ascenseur...) et ceci une allure proche de celle d'un vaisseau spatial en orbite autour de la terre.

Le cerveau au plafond, le cœur dans la gorge et l'estomac dans la cage thoracique, notre homme ne savait que dire. Il savait juste que ses tympans gonflaient et n'allaient pas tarder à éclater. Ce qui arriva sans tarder, les deux petites parois chargées de transmettre le son explosèrent et projetèrent leur liquide auriculaire sur les murs de la cabine, qui était alors encore propre ! Le bâton d'Ishango, lui, se contentait de regarder la scène du haut, dos au plafond, il avait une vue plongeante sur l'homme en extrême détresse.

L'impact qui suivit fut quasi aussi forte que celui d'une météorite entrant en contact avec la terre : la cabine s'enfonça encore long-

temps dans les profondeurs après avoir atteint l'étage -56.

Partout sur terre, des cris s'élevèrent vers le ciel, longeant les buildings avant de plonger dans l'immensité.

En ce jour pénible, notre belle société entama une ère nouvelle : elle devrait se reconstruire sur base même de son opposé...

*

Céline VAN VAERENBERGH

Quand on aime, on ne compte pas ...

Le malheur s'est abattu sur moi. Je n'ai pourtant rien fait pour le mériter, mais voilà, il m'a choisi comme cible. Toutefois, j'ai eu la chance d'avoir pu vivre quelque temps de bonheur. Peut-être dois-je maintenant le payer ?

Pourtant, il y a quelques années, je vivais en paix, chez moi, loin du monde mais heureux. Dans cette maison qui était le résultat de plusieurs décennies de travail, je ne comptais plus les années, depuis très longtemps. Je ne voyais pas où cela pouvait mener, je voulais juste mourir là, en paix, au plus profond de la terre.

Au commencement, j'avais atterri dans un petit trou sombre , sans intérêt, et dépourvu de nourriture. Je m'étais bien vite décidé à

quitter cet endroit médiocre et j'avais erré pendant plusieurs années, mangeant par-ci par-là des fragments de chiffres recouverts de terre. Ce n'était pas la belle vie, mais je préférais chercher plutôt que d'abandonner et de me laisser mourir. C'est à partir de la 256e année que j'ai renoncé à compter les jours et, depuis, j'ai complètement perdu la notion du temps. Ce n'est pas plus mal, de cette façon je ne suis pas constamment stressé.

Un jour, j'avais rencontré un silex, ma foi bien taillé. Il m'avait raconté sa triste histoire : en effet, mon nouvel ami avait perdu toute sa famille et s'était retrouvé, comme moi, au fin fond des entrailles de la terre.

Quel ne fut pas son étonnement quand je lui racontai que je n'avais jamais eu de parents et que j'avais été abandonné par de drôles de créatures poilues qui, après m'avoir trituré, étaient parties sans laisser de traces.

Nous décidâmes de poursuivre notre chemin ensemble, en pensant qu'à deux, nous parviendrions mieux à affronter les difficultés de la marche et les crampes de la faim. Toutefois, après quelques temps, il m'annonça d'une voix faible qu'il n'arrivait plus à suivre le rythme et je dus donc me résigner à l'abandonner en chemin. Après cet incident, je

m'étais longuement senti coupable mais j'avais fini par me résoudre à penser que j'avais fait le bon choix.

Après avoir longtemps continué ma route, en me frayant un chemin parmi toutes sortes d'objets - certains que j'avais déjà aperçus du temps où j'étais soigneusement astiqué chaque matin par de bizarres engins roses prolongés par cinq bâtons de la même couleur; d'autres qui m'étaient totalement inconnus et qui me semblaient vraiment bizarres - j'arrivai devant une pente abrupte. Tous les espoirs que j'avais conservés depuis le début de mon aventure s'envolèrent en un instant. L'idée que je devrais terminer ma vie comme toutes ces babioles affamées que je voyais sur le bord de ma route m'était insupportable. J'étais pourtant persuadé que j'étais au dessus de ça, que je serais peut-être le seul objet à m'en sortir. Je m'étais donné des buts et voilà qu'en quelques secondes je me rendais compte que je n'étais pas à la hauteur. L'impuissance, voilà ce que je ressentais à ce moment précis, je ne pouvais plus rien faire, alors je me couchai et attendis que la mort vienne me chercher.

Lorsque je me réveillai, toujours vivant, je regardai à nouveau cet obstacle insurmontable et crus un instant avoir trouvé la solution

du problème. J'y passai quelques temps, peut-être une minute, peut-être une heure ou peut-être une année, je ne sais pas exactement. EURÊKA !!! Après avoir résolu quelques équations compliquées, j'avais enfin pu résoudre cette question angoissante.

Lorsque je fus en haut de la montée, épuisé, je m'appuyai contre la paroi et repris lentement mon souffle. Je poursuivis ma route et je remarquai que la galerie s'élargissait au fur et à mesure que j'avançais. J'arrivai ensuite dans une petite pièce surélevée par ce qui semblait être de petits pilotis. Je n'en croyais pas mes yeux : devant moi gisaient des milliers de chiffres, aussi alléchants les uns que les autres. Je m'assis sur un petit caillou plat et en croquai trois à pleines dents.

Mes espoirs devenaient enfin réalité, je décidai de m'installer là et me mis tout de suite à la tâche. Je fabriquai d'abord un petit lit en terre avec, en guise de coussin, un caillou, recouvert d'un linge que je transportais. Ensuite, enchanté, je découvris une sorte de petit placard qui contenait encore quelques chiffres et deux grands linges propres. Je construisis un petit baquet dans lequel j'en pliai un, qui me servirait à faire ma toilette quotidienne. J'utilisai l'autre pour faire une couverture, que

j'étendis sur mon lit. Après avoir entièrement aménagé et décoré ma petite maison, je m'étendis et m'assoupis.

Je nageais dans le bonheur, loin de toutes sources de tracas; pourtant, un matin, à mon réveil, tout mon abri se mit à trembler. Je crus d'abord cela normal, sans doute le dieu de la terre était-il en colère, mais bientôt, ma maison s'écroula et j'entendis de drôles de bruits, certainement des voix, mais je n'en étais pas sûr. Puis, un rayon de lumière passa et me fit horriblement mal aux yeux. Lumière, réalité que j'avais oubliée. Depuis des milliers d'années maintenant, je vivais dans le noir total, auquel je m'étais bien évidemment habitué. Aujourd'hui, même avec mes paupières fermées, je ressentais une douleur intense, presque insoutenable ! Coincé, presque étouffé par la lourde terre qui venait de m'ensevelir, je fus à nouveau dans le noir. J'étais heureux ici, pourquoi vouloir me prendre ? Comprendraient-ils un jour que je ne voulais pas partir, jamais ? Quelques minutes plus tard, je sentis quelque chose me prendre et me tirer vers le jour. J'essayai de me débattre, mais rien n'y fit. On me mit alors dans une petite boîte noire, dépourvue d'ouverture. Je sentis alors qu'on me déplaçait, et j'entendis toute sorte de

bruits étranges que je ne connaissais pas. Lorsqu'ils ouvrirent la boîte, je réalisai que ces choses n'étaient autres que celles qui, dans le temps, me frottaient et me triturait chaque jour, si ce n'est qu'elles étaient un peu moins poilues.

Ils me mirent dans une petite pièce sombre et humide, remplie de machines en tous genres. Quelque chose retint mon attention. Sur la table basse adossée au mur du fond gisait un petit engin gris rempli de touches. La plupart étaient blanches, avec de drôles de signes, mais certaines étaient jaunes, rouges ou même bleues. J'étais fortement intrigué par cet instrument qui me faisait découvrir un sentiment encore jamais éprouvé.

Aujourd'hui, je suis couché dans ma boîte, et je me souviens du « bon vieux temps » ; rien ne sera plus jamais pareil. Ils m'ont donné un nom, je m'appelle "le bâton d'Ishango". Je ne sais pas pourquoi ils me l'ont donné, mais je l'aime bien, je trouve cela joli ! Je pense que je vais vite m'y habituer.

Ici, c'est encore pire qu'auparavant, ces êtres curieux me triturent encore plus. Chaque jour, ils me font découvrir une nouvelle machine. Il y en a une, qu'ils utilisent pratiquement tous les jours, que j'aime particulière-

ment. Ils me placent sur une plaque en verre et, ensuite, si je regarde vers le haut, je vois un œil énorme. Je crois qu'ils l'appellent microscope. Au début, quand j'apercevais cet appareil, la peur me taillait le ventre, mais maintenant, je prends ça comme un jeu et mes craintes ont disparu. Toutefois, certaines me font mal. Un jour, ils m'ont emmené en-dessous d'une énorme lame aiguisée, suspendue à deux crochets de bois. J'ai vraiment cru qu'ils allaient me couper en deux, mais ils m'ont juste fait une entaille, ce qui m'a peu fait souffrir. Je recommence à compter les jours, et les mois. Bizarrement, ici, le temps passe plus vite; d'ailleurs, tout est différent : il fait beaucoup plus froid, plus clair, tout est constamment en mouvement.

Je suis fou de joie, il y a quelques heures, j'ai revu la drôle de machine et je suis allé lui parler. Elle s'appelle calculette et elle m'a fait savoir que mon nom était très étrange, car, à l'accoutumée, les machines portent un nom beaucoup plus anodin. Elle m'a expliqué que les êtres bizarres s'appelaient des hommes et que j'étais ici parce que je représentais beaucoup pour eux. Elle m'a aussi beaucoup parlé d'elle, de sa vie dans ce centre de recherche, à Bruxelles, mais je dois vous avouer que je

ne l'ai pas vraiment écoutée. Elle était tellement belle quand elle parlait que je l'ai regardée, rêveur, pendant toute la durée de son explication.

En la quittant, je me suis rendu compte que je ne pouvais plus rester une minute sans elle. Maintenant, il faut que je l'entende ou que je la voie pour ne pas sentir un manque horrible, insoutenable.

Ils arrivent. Je les vois au bout de la pièce, ils viennent me chercher, ma boîte en main. Je ne sais pas si je pourrai supporter la longue séparation d'une nuit. Pourtant, je n'ai aucune issue, ils sont beaucoup plus forts que moi.

Depuis le merveilleux jour où je l'ai rencontrée, je passe le plus clair de mon temps à ses côtés. On parle, on chante, on se raconte des histoires pendant des heures. Souvent, pourtant, ces moments-là sont trop brefs, les hommes viennent me chercher pour leurs expériences, ils ont toujours quelque chose à faire avec moi.

Hier, j'ai entendu deux jeunes chercheurs parler entre eux. Le premier portait une longue chemise blanche, impeccable, il avait des cheveux châtain, aux reflets blonds, et des

yeux bleu azur. L'autre prenait un peu moins soin de son allure, il avait les cheveux en broussaille et sa chemise bleue, tachée à l'avant, dépassait de son pantalon brun. À travers leur longue conversation, ils m'ont appris que ce que j'éprouvais pour calculette était de l'amour. Amour, je pense que c'est le plus beau mot de la langue française, celui qu'on ne peut remplacer par aucun autre, celui qui fait rêver et qui, aux dires de ces deux scientifiques, pouvait aussi faire pleurer. Je n'ai pas très bien compris ce dernier propos, mais j'ai décidé de ne pas trop y réfléchir.

Cette nuit-ci, j'ai beaucoup rêvé d'elle. J'espère qu'un jour, quand ces chercheurs de malheur en auront enfin terminé avec moi, je pourrai partir et vivre avec elle, caché du monde, pour l'éternité.

Depuis quelques jours, calculette est faible, elle parle doucement, et est très vite essoufflée. Elle ne réagit plus aussi vite qu'avant, et, quand les hommes lui font effectuer quelques équations, elle répond souvent faux, n'arrive plus à réfléchir. Ils disent que ce sont les piles, mais moi, je sais que c'est elle qui se fait vieille. Elle m'a dit qu'elle allait sans doute partir bientôt à la retraite, selon elle. Toutefois, vu la façon dont elle le dit, je sais que ce n'est

pas aussi féérique qu'elle veut me le faire croire.

Ils l'ont prise, ce matin, sans même me prévenir. Je ne sais pas où ils l'ont emmenée, mais je suis décidé à la rejoindre, coûte que coûte, vaille que vaille !

J'ai rassemblé mes affaires, bien que j'en possède très peu, dans un petit baluchon de toile. Ensuite, j'ai avalé une bonne équation, pour ne plus avoir faim jusqu'à mon retour.

Enfin, je m'en vais... Je pars à l'aventure...

Je suis arrivé, épuisé après de nombreux efforts, à atteindre la lumière du jour. J'ai trouvé, entre deux pavés, un petit interstice idéal pour dormir. A peine couché, je me suis endormi. Le lendemain matin, il faisait encore noir lorsque je me suis levé; je suis tout de suite parti et, au fur et à mesure que mon corps frêle avançait, une odeur de plus en plus forte et désagréable m'est parvenue aux narines. Les poubelles, je suis arrivé devant les poubelles. C'est certainement à cet endroit qu'ils l'ont cachée, elle doit sûrement être écrasée sous une masse de déchets. J'ai passé le reste de ma journée à la chercher, en vain. Maintenant que je me suis habitué à l'odeur, je peux mieux respirer et je me sens

mieux. Ce soir-là, je me suis adossé à un mur gris du fond de la cour et j'ai pleuré toutes les larmes que j'avais retenues lorsque j'avais dû abandonner silex, lorsque j'avais été forcé de quitter mon abri, lorsqu'ils m'avaient fait une entaille et que j'avais cru mourir, lorsque je m'étais éveillé et que je n'avais plus vu calcullette. Toutes ces larmes refoulées ont coulé. Exténué, je me suis vite endormi, en sanglotant.

C'est elle qui m'a aperçu la première, elle a déployé longuement ses ondes, puis, enfin, je l'ai vue. J'ai couru vers elle et je l'ai embrassée, pour la première fois. Elle a beaucoup maigri et ses touches ne réagissent plus, mais je suis tellement heureux de la revoir que ces petits détails me semblent sans aucune importance. Ce bonheur-là est encore plus fort que celui que j'avais éprouvé quand, enfin, après des milliers d'années d'errance, j'avais trouvé un abri.

Je ne les ai pas entendus arriver. Pourtant, ils ont poussé des cris stridents et se sont lamentés haut et fort. Je bavardais tranquillement avec elle quand ils nous ont trouvé, soulagés. Ils ont émis des milliers d'hypothèses, de la plus banale à la plus farfelue, pour expliquer ma courte disparition, mais aucune ne

ressemblait un tant soit peu à la vérité, qu'ils ne voulaient sans doute pas admettre. Ils m'ont emmené et ont remis calculette à sa place, au fin fond de la vieille poubelle située dans l'arrière cour. J'ai d'abord pensé qu'ils avaient beau m'emmener, je reviendrais toujours auprès d'elle. Pourtant, cette pensée a quitté bien vite mon esprit quand j'ai réalisé qu'ils me déplaçaient. Le trajet a duré de nombreuses heures et quand, enfin, nous sommes arrivés à destination, j'ai su que je ne la reverrais plus jamais.

Ils m'ont transporté dans une grande salle, au plafond haut. Puis, après m'avoir astiqué soigneusement, ils m'ont mis sur un tissu rouge, au beau milieu d'autres objets, des plus curieux aux plus banals, qui avaient l'air bel et bien morts. Ils ont placé au dessus de moi une vitre épaisse et impeccablement nettoyée. Ma prison venait de se refermer.

Le lendemain, enfants et adultes sont venus m'observer, touchant de leurs doigts sales les vitres qui m'emprisonnaient. J'étais de plus en plus faible et j'avais à peine la force de laisser échapper quelques sanglots étouffés.

Certaines personnes faisaient des commentaires : « Tu as vu, c'est fascinant, ce mu-

sée, je ne savais pas que Bruxelles possédait de telles découvertes !» ou encore « Les hommes calculaient déjà à la préhistoire, c'est impressionnant. »

Ils me trouvaient peut-être « fascinant » ou « impressionnant », mais moi, je me trouvais minable, je ne désirais qu'une chose, mourir en paix, ce que les hommes, en croyant servir l'Humanité, n'ont pas respecté.

*

ISBN : 2-87415-049-5
Dépôt légal / Wettelijk depot : D/2001/6840/27
Copyright 2001 : Tournesol Conseils SPRL
Luc Pire Electronique
31 Boulevard Frère Orban
4000 Liège
editions@wol.be
<http://www.lucpire.be>